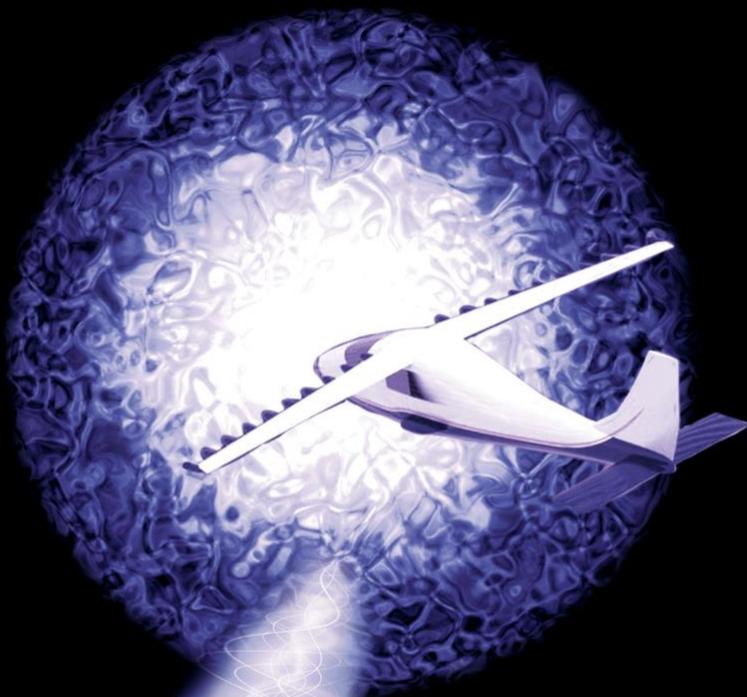


Les Chevaliers d'Apollon

Tome 3



L'Escapade

1

Julia Le Brun

LES CHEVALIERS D'APOLLON

Tome 3

L'ESCAPADE

(extrait)

A PROPOS DE L'AUTEUR

Diplômée de Science Po et du Conservatoire de musique, Julia Le Brun est passionnée d'opéra depuis son enfance. Elle exerce désormais une activité de critique musicale et de conférencière spécialisée dans la découverte de l'art lyrique et de la musique classique.

www.levoyagelyrique.com

Écoutons !

Qu'il est doux de boire au récit d'une folle histoire.

Avant que l'opéra s'achève, j'ai le temps d'écouter aussi.

Les Contes d'Hoffmann, Jacques Offenbach

Le masque s'accouda à la moelleuse rambarde de velours rouge de l'avant-scène et, ajustant son luxueux lorgnon cerclé d'or et de nacre, se pencha pour mieux observer l'étranger. Sans un regard pour les dorures de l'Opéra transformé ce soir-là en salle de bal, ni pour le splendide lustre qui brillait de

mille feux, elle préférait s'intéresser à ce géant blond au port si fier, adossé à une des colonnes de marbre. Il avait décidément bien belle prestance. Elle qui se vantait de connaître les noms et prénoms de tout ce qui comptait à Paris, elle était certaine de ne l'avoir jamais vu !

Dissimulé dans le recoin d'une loge à quelques mètres de lui, un autre masque disparaissant intégralement sous une longue cape vénitienne, ne le quittait pas non plus des yeux.

L'étranger paraissait un peu perdu, jetant autour de lui les regards inquiets de celui qui se retrouve plongé dans un monde totalement inconnu. Même s'il n'était plus un jeune-homme, c'était

visiblement son premier bal masqué. Il tentait d'évoluer le plus discrètement possible au milieu des dominos et des larges crinolines qui virevoltaient autour de lui, et de se fondre dans le flot de danseurs, mais sa haute taille, accentuée par son chapeau haut de forme, permettait de suivre facilement ses évolutions au milieu de la foule. Quand un bouquet de robes fleuries enveloppa brusquement le colosse, le masque crut l'avoir perdu de vue, puis, apercevant l'éclat d'une longue et épaisse chevelure dorée, elle réalisa qu'il avait simplement retiré son couvre-chef, pour saluer l'élégante et svelte jeune femme qui venait de l'aborder. Contrairement à beaucoup des dames de bonne famille

qui mettaient un point d'honneur à garder l'incognito au bal de l'Opéra, celle-ci n'avait pas pris cette peine, se contentant d'un petit loup symbolique sur tige, qu'elle glissait de temps en temps sur ses yeux d'un geste relevant de la pure coquetterie. Elle portait la plus splendide robe de soie blanche qui puisse se trouver. Le tissu, glissant par vagues sur une crinoline de presque trois mètres de diamètre, était orné des broderies d'or les plus élaborées, et agrémenté de plusieurs dizaines de roses blanches fraîches et de bouquets de violettes.

À son approche, le beau blond s'était immédiatement courbé en un galant baisemain.

— Fascinant n'est-ce pas ? murmura une voix à l'oreille de l'espionne.

Surprise, elle sursauta et faillit en lâcher son lorgnon. Une grande femme brune, également masquée, s'était glissée avec elle dans la loge d'avant-scène. Elle rit de sa soudaine frayeur et s'écarta un peu pour la laisser s'asseoir à côté d'elle, tout en vérifiant instinctivement que ses belles boucles châtain encadraient toujours aussi parfaitement son joli minois de vingt ans couvert d'un loup de fine dentelle.

— Qu'est-ce qui est fascinant, chère amie ? répondit-elle comme si de rien n'était, sans quitter l'étranger des yeux.

— Mais la nouvelle création de Worth

que porte la Princesse de Metternich, bien entendu. Quelle merveille, quel artiste que ce couturier anglais ! Et il a encore osé augmenter la taille de la crinoline... Il va falloir que je revoie toute ma garde-robe. J'ai rendez-vous chez lui demain.

— J'espère pour toi que les affaires de ton époux sont bonnes, car Worth est devenu hors de prix ces derniers temps, répliqua l'autre en reprenant ses jumelles et en faisant semblant d'observer la robe de soie

— Il a en effet fait quelques bons placements. Mais quelque chose me dit que ce n'est pas la Princesse que tu observais, continua l'autre avec un sourire en coin.

— Je te l'accorde... Allons, dis-moi, celui qui s'entretient avec tant de familiarité avec la Metternich, qui est-ce ?

— L'Allemand ? Personne ne le sait.

Elle sursauta de nouveau et se tourna vers son amie, soudain toute émoustillée.

— Quoi, personne ?

— Non ! N'est-ce pas excitant ? s'exclama la brunette.

— Mais il a bien un nom...

— Aux dernières nouvelles, ce serait un noble bavarois, continua l'autre en baissant le ton comme si elle révélait un secret d'État. Mais en fait, personne ne

sait qui il est, ni d'où il vient. Il est apparu à Paris il y a quelques mois. Certains disent qu'il pourrait être un nécromancien, ou un mage. On parle d'un nouveau Comte de Saint-Germain.

La jeune femme au lorgnon était totalement abasourdie.

— Un magicien ! Mais c'est fascinant !

— On dit aussi qu'il serait l'amant de la baronne de D. Elle en est folle.

— Thérèse Martin ? Aurait-elle bon goût pour une fois ? répondit l'autre en riant.

— Bah, tu connais sa nouvelle lubie : maintenant qu'elle n'a plus besoin de mécène, elle a décidé d'en devenir un et

de soutenir les artistes.

— Ah parce que c'est aussi un artiste ?
fit l'autre en fronçant les sourcils. Un
artiste noble et magicien ? C'en est trop.
Il faut absolument que je le voie de plus
près ! s'exclama-t-elle finalement en se
levant brusquement.

— On le dit assez inaccessible... et puis
il sera difficile de le priver de la
compagnie de l'ambassadrice
d'Autriche.

Mais tout en disait ses mots, elle vit
l'immense robe blanche s'éloigner de
l'étranger, avec ce qui ressemblait
fortement à un petit geste amical. Les
deux masques décidèrent alors de
quitter leur loge pour se rapprocher de

l'objet de leur fascination. Le temps de descendre d'un étage, elles le trouvèrent finalement en pleine discussion avec un jeune homme fin et excessivement élégant, au visage encadré d'épais favoris autrichiens.

— Le Prince de Metternich ! murmura la jeune femme aux boucles châtain.

— Décidément, notre magicien a de bonnes relations... répondit l'autre sur le même ton.

Les deux hommes conversant en allemand, elles ne purent, à leur grand désespoir, saisir le contenu de leur échange, mais elles en profitèrent pour observer l'étranger de plus près. C'était décidément un homme superbe, dans la

force de l'âge et de type résolument germanique, très grand et large d'épaules. Les traits de son visage à la mâchoire forte étaient harmonieux et finement ciselés. Glabre, il portait ses épais cheveux blonds coupés au carré à l'ancienne manière romantique. En comparaison, le Prince délicat qui se tenait à côté de lui paraissait tout frêle.

N'y tenant plus, l'une des deux femmes prit son courage à deux mains et, retirant gracieusement son masque, se rapprocha d'eux. Son amie crut bon de faire de même et elles saluèrent toutes deux le Prince de leur plus belle révérence. L'ambassadeur d'Autriche sourit en les reconnaissant.

— Herr Graf, je vous présente Mme la

comtesse de R. et sa cousine, Mme de G.

Le grand blond les salua avec une timidité et tenta un baisemain assez hasardeux.

— C'est un plaisir Mesdames, dit-il d'une belle voix timbrée et dans un français parfait,

La jeune comtesse de R. qui l'observait depuis le début se troubla malgré elle à la vue des deux splendides yeux turquoise et remit prestement son masque sur son visage, pour en dissimuler la rougeur.

— Vous devriez faire connaissance avec ces dames, cher Comte, continua le Prince en riant, elles sont la gazette du

Tout Paris, et pourraient vous être utiles, si vous voulez découvrir le grand monde.

— Ce sera avec plaisir, Prince, répondit l'étranger, avec un sourire hésitant en direction des deux masques. Il faillit ajouter quelque chose mais se retint. Richard de Metternich continua à rire et prit l'étranger à part, en lui parlant de nouveau en allemand :

— Il est vrai que la baronne de D. a déjà entrepris de faire votre éducation... Sans parler de ma chère épouse qui ne jure que par vous depuis quelques temps.

— Prince ! répliqua l'étranger, d'un ton outré.

L'homme aux favoris, leva la main en prenant un air compréhensif.

— Allons, j'ai toute confiance en Pauline, mais je sais qu'elle a tendance à avoir des « coups de cœur » que je respecte. Par exemple, elle s'est aussi récemment entichée de ce compositeur allemand qui vient d'arriver à Paris, Richard Wagner. Le connaissez-vous ?

L'étranger sursauta et pâlit étrangement.

— Richard Wagner. Oui, bien sûr ! Enfin... de nom.

— Bon, ce n'était qu'un exemple pour dire qu'elle se pique d'aider les artistes, et vous en êtes un, indubitablement, si j'en crois la séance où j'ai eu le privilège de vous accompagner dans ces Lieder

de Schubert.

— Cela a été un grand honneur, Prince.

L'homme aux favoris se mit à rire.

— Plaisir partagé, s'exclama-t-il en posant sur son épaule une main amicale, avant d'inciter d'un geste les deux comtesses à entraîner dans la danse son mystérieux et timide ami.

(...)

— C'est ta bouche que je désire,
Iokanaan. Ta bouche est comme une
bande écarlate sur une tour d'ivoire.

Elle est comme une pomme de grenade
partagée avec un couteau d'argent.

Laisse-moi baiser ta bouche, Iokanaan !

— Arrière ! J'entends dans le palais
bruire

les ailes de l'ange de la mort...

Salomé, O. Wilde, R. Strauss,

Munich, Allemagne,

Samia ne tenait plus en place. Elle
attendait cet instant depuis des mois,
depuis le temps où elle avait aidé à la
signature des contrats entre le Ténor et
la maison de disques pour laquelle elle

travaillait. Elle allait enfin pouvoir être près de Lui, Le voir, Le toucher, travailler avec Lui à sa petite échelle. Elle possédait déjà tous ses disques, qu'elle avait tous dûment fait autographier à l'issue de divers concerts, et était tremblante d'émotion à l'idée de participer à l'enregistrement du dernier en date et le premier qu'il réalisait avec leur label.

Elle n'était visiblement pas la seule femme présente à ressentir cet enthousiasme. Pour ce premier jour de captation, nervosité et excitation étaient sensibles dans le studio. Bien sûr, ce n'était toujours officiellement que pour son immense talent que le Ténor était admiré, mais elle n'avait pu s'empêcher

de remarquer que plusieurs de ses collègues féminines, y compris sa patronne responsable du projet, s'étaient faites ce jour plus élégantes que d'habitude. Mais Samia ne craignait pas leur concurrence. Elle savait que son épaisse chevelure noire et les beaux traits orientaux dont elle avait hérité de son père pouvaient être irrésistibles. Elle était d'autant plus décidée à tenter sa chance qu'on disait le ténor assez porté sur la chose, comme beaucoup de chanteurs d'opéra par ailleurs.

Elle regarda de nouveau sa montre. Il était en retard. L'orchestre de la Radio de Munich, réuni au complet pour cette première séance, était fin prêt pour l'extrait du *Tannhäuser* de Wagner et

attendait de pied ferme. Il répétait sous la baguette d'un jeune chef français, un illustre inconnu qui disait-on, avait été imposé à la production par ce ténor star qui voulait absolument travailler avec lui.

Un haut-parleur résonna soudain dans la pièce, annonçant d'un ton solennel que Wolfgang von Schwangau venait d'arriver dans les locaux. Les musiciens cessèrent immédiatement de jouer et tout le monde se figea, les yeux rivés sur les grandes portes battantes du studio, par où la star devait faire son entrée. Lorsqu'apparut quelques minutes plus tard la haute silhouette du chanteur, la jeune femme sentit son cœur battre la chamade. Elle se précipita

instinctivement pour l'accueillir mais sa chef l'avait déjà devancée, lui serrant la main aussi chaleureusement que possible, à défaut d'une bise dont on savait que ce Germain n'était guère friand.

Samia l'observa d'un œil connaisseur et admiratif : le bel Allemand était toujours aussi impressionnant : assez fort sans être gras, très grand — un mètre quatre-vingt-douze, avait-elle lu quelque part — il dégagait une énergie calme et tranquille. Il portait une tenue très décontractée qui lui allait à merveille et le faisait un peu ressembler à un cow-boy : jeans, tennis, chemise à carreaux sous un gilet en daim. Ses longs cheveux blonds coupés au carré

lui tombaient presque sur les épaules et ses yeux brillaient d'un bleu très clair, un peu turquoise, évoquant la couleur des mers du sud. Son regard exceptionnel était d'ailleurs souvent mis en valeur sur les pochettes des disques et faisait se pâmer tous les profils féminins de son groupe de soutien sur Facebook.

Comme sa patronne s'était bien gardée de la présenter et que le ténor commençait déjà à s'éloigner en direction de l'orchestre, Samia se jeta littéralement devant lui et lui tendit la main. Il lui rendit son sourire de l'air timide qui lui était habituel et partit immédiatement saluer le chef sans plus faire attention à elle, tandis que les

musiciens de l'orchestre l'accueillaient en applaudissant, battant des pieds à l'allemande, ou frappant les pupitres de leurs archers. Samia fronça les sourcils. Elle n'avait pas encore fait l'effet escompté. Heureusement, elle avait tout son temps, car répétitions et enregistrements dureraient plusieurs jours et elle partit s'asseoir près de sa chef pour écouter la répétition et profiter d'un double plaisir, à la fois sonore et visuel.

Je ne permets pas que vous avilissiez la beauté du monde,

en mettant dans le même panier les saintes harmonies et les ignominies.

Jean-Christophe, Romain Rolland

Quand Maria rentra chez elle ce soir-là dans son petit studio parisien, il était à peine huit heures du soir, mais elle était nerveusement exténuée et ne rêvait désormais que de prendre une bonne douche, oublier ses malheurs grâce à un bon kir à la framboise et se remettre moralement d'aplomb grâce au dernier disque de Wolfgang : des extraits d'œuvres de Richard Wagner. Elle le connaissait déjà par cœur mais ne pouvait s'en lasser. La voix de son cher ténor était un remède miracle, un des seuls capables d'apaiser son âme toujours tourmentée et de lui redonner foi en la vie.

Elle enfila son confortable pyjama d'intérieur rose bonbon et ouvrit son frigo en quête de quelque chose de comestible : magret de canard fumé, camembert au lait cru très odorant, salade prélavée que l'on pourrait arroser d'une bonne dose d'huile d'olive : c'était parfait, son menu traditionnel du soir. Une bouteille de mousseux y traînant également, elle se servit un kir royal avant de se précipiter, verre en main, sur la chaîne stéréo dans laquelle se trouvait toujours le disque de Wolfgang. Une de ses connaissances facebookiennes avait bien tenté de lui expliquer que les CDs étaient dépassés à l'époque des plateformes de streaming, mais ce disque avait pour elle une valeur

inestimable, puisqu'il lui avait été offert par l'Artiste lui-même, avec l'ornement d'une déclaration d'amour passionnée en première page du livret.

Alors que s'élevaient doucement les premiers accords du prélude de Tristan und Isolde et que l'alcool réchauffait en même temps son estomac, Maria sentit progressivement la paix revenir en elle. Elle s'allongea sur sa méridienne et ferma les yeux pour mieux savourer les accents de l'excellent Orchestre de la Radio de Munich et respira à pleins poumons. Alors que la longue phrase musicale du Prélude s'étirait et prenait de l'ampleur, elle se laissait porter par la musique envoûtante alors que les ondes sonores s'emparaient de son corps et de

son âme.

Elle sursauta tout à coup, le souffle coupé, et se redressa brusquement. Son champ sonore venait soudainement d'être parasité par un intrus... un intrus qu'elle ne connaissait malheureusement que trop bien et qui venait l'envahir jusque dans son intimité : c'était ce cauchemar absolu de nos sociétés contemporaines, le rythme grave, régulier et fatal des basses d'une de ces musiques actuelles dont la mélodie ne parvient que rarement aux oreilles mais dont le « boum-boum » lancinant pouvait percer les plus épaisses cloisons. Maria tenta d'augmenter le son de sa chaîne, mais elle savait bien que rien ne pourrait arrêter les vibrations

impitoyables qui commençaient déjà, comme d'habitude, à déstabiliser son rythme cardiaque. Elle se souvint alors avec désespoir qu'on était samedi soir, que son voisin avait pris l'habitude d'inviter des amis, et qu'aucune soirée considérée comme festive ne pouvait désormais se passer de ce « boum-boum »... L'alcool aidant, le bruit n'allait forcément qu'empirer.

Voyant que Wagner ne pouvait lutter et que la confrontation des deux était en train de lui donner des palpitations, elle se résigna à éteindre sa chaîne.

Que faire ?

Sortir ? Ses seuls amis étaient tous loin d'elle... Outre-Rhin.

Elle tenta de lancer sa série Netflix du moment, une histoire d'Écossais voyageant dans le temps, agrémentée d'un superbe héros roux bien bâti, en tartan, et qui roulait les "r" comme Wolfgang lorsqu'il chantait en français. Mais le « boum-boum » couvrit immédiatement la mélodie celtique du générique, et elle n'était pas trop d'humeur à supporter la scène de viol qui ouvrait le nouvel épisode. De dépit, elle se jeta sur Facebook. Elle trouverait bien quelques un de ses amis virtuels pour compatir à ses malheurs. Elle était la première à trouver ces effusions virtuelles parfaitement vaines et futiles, mais malgré tout, cela la défoulait et lui permettait de créer quelques contacts,

elle qui était naturellement si sauvage. Elle se déchaîna contre le bruit provoqué par son voisin, une situation vécue par bien des gens, pour laquelle elle ne manquerait pas de trouver un peu de compréhension réconfortante. Mais comme elle fit l'erreur de mettre son statut en « public », elle n'obtint pas réellement les réactions espérées. Certains lui suggérèrent de se faire inviter par son voisin et d'en profiter pour se décoincer et s'intégrer à l'éventuelle partouze qui pourrait en découler, d'autres lui dirent de mettre des boules Quies et de se taire... Après s'être finalement fait traiter de petite peste coincée intolérante et arrogante, elle finit par éteindre brusquement son

ordinateur. Elle tenta une dernière fois de joindre Wolfgang — mais où pouvait-il donc être passé à onze heures du soir ? Il n’y avait rien à faire à Munich à onze heures du soir ! — puis elle se jeta sur le lit et éclata en sanglots.

Pourquoi n’était-elle pas allée le retrouver à Munich ? Ce n’était pas comme si elle espérait toujours réellement trouver un emploi d’un quelconque intérêt à Paris. Elle maudissait ce caractère qui la poussait à toujours chercher l’indépendance et à se réfugier dans la solitude. À une époque, elle aurait appelé son bon ami Henri, mais il avait quitté Paris, presque sur un coup de tête, pour aller s’installer à Vienne avec une chanteuse d’opéra.

Maria s'était gentiment moquée de lui,
ayant quelques doutes concernant la
pérennité du nouveau couple, mais
Henri avait répliqué sèchement que lui,
était capable de s'engager,
contrairement à elle. Elle s'était tue...

Chanter, pour moi, n'est pas un acte
d'orgueil,
mais seulement une tentative
d'élévation
vers ces Cieux où tout est harmonie.

Maria Callas

Munich,

— Bon, reprenons mesure 21. Un deux trois quatre. Quatre ? Tout le monde prêt pour le fortissimo ? Quelque chose ne va pas ? Non ? Bon, allons-y... Non, non, franchement ! Vous êtes sérieux ?

Le chef d'orchestre passa sa main sur son visage d'un air faussement désespéré suscitant l'hilarité de ses musiciens.

— C'est tout ce que vous pouvez donner aujourd'hui ? Du nerf que diable !

Le jeune chef d'orchestre parlait anglais avec un accent français à couper au couteau, assez difficile à comprendre au premier abord pour cet orchestre

bavarois, mais après un petit temps d'adaptation, il s'était rapidement imposé par son immense compétence et avait facilement gagné leur respect.

Ses mains si expressives semblaient vouloir saisir la musique de sa partition et la diffuser à tous les musiciens.

— Bon, c'est la dernière répétition avant notre séance d'enregistrement. Je dois vous avouer que je suis un peu nerveux. C'est la première fois que je fais cela. À mon époque, voyez-vous, les enregistrements n'existaient pas... (rires). Messieurs, reprenons — et mesdames, pardon, j'oublie toujours qu'il y a des dames dans cet orchestre — murmures outragés — Mais c'est un immense plaisir mesdames, vous

apportez une merveilleuse touche de féminité ici ! Je voudrais reprendre les passages les plus importants pour l'atmosphère de l'œuvre et je souhaiterais que vous vous écoutiez vraiment les uns les autres. Je sais que ce n'est pas toujours facile, que les violons n'entendent pas forcément les flûtes, mais gardez à l'esprit que nous devons penser et sentir ensemble la musique. Bon, reprenons, mesure 21. Mademoiselle la hautboïste ! Quoi ? Madame, ah bon, pardon. Votre legato devient faible à la fin de la phrase. Il fait "ti da da pim pam", au lieu de faire "ti da da da da ", vous voyez ce que je veux dire ? Bon, reprenons. Oui, c'est parfait. Mesure 30 maintenant. Non ! Ne

commencez pas trop doucement. Doux mais pas faible ! Non, je n'entends rien ! Reprenez ! "Tiiiiii dam", mais accentuez le premier temps bon sang ! Mais non, n'attaquez pas trop violemment non plus ! Il faut combiner l'énergie et la beauté. Voilà, parfait ! Maintenant, je voudrais entendre la mesure 312. Merci. Maintenant : tenue des violons : doucement, doucement ! Reprenons, non, juste une mesure avant.

Konzertmeister, voulez-vous bien nous jouer le thème ? Oui, parfait.

Maintenant, reprenons avec tout le pupitre des violons. Vous voyez cette note, elle est inattendue, il faut la préparer ! Ne tombez pas dessus bêtement. Vous devrez ressentir le

moment où il faudra la jouer... Mais, les violoncelles, pourquoi accentuez-vous toujours ce Si ? Euh, ce B pardon.

Voilà, lourd, oppressé... Non, non, ne reprenez pas "forte" sous prétexte que c'est au début d'une nouvelle page !

Parfait, on continue. Maintenant, le ténor reprend la mélodie des violoncelles. Herr von Schwangau, c'est à vous. Wolfgang ! Wolfgang ?

Wolfgang sursauta. Il avait manqué son entrée. Il était tellement fasciné par la direction passionnée et la manière dont son brillant ami était finalement parvenu à s'imposer en face du bel orchestre de la Radio bavaroise, qu'il en avait oublié de chanter... Il fallut recommencer l'introduction pour

permettre au ténor d'entonner sa cavatine, sous le regard faussement furieux d'un chef d'orchestre français très pince-sans-rire qui ne résista pas à l'envie d'esquisser un clin d'œil en direction de son ami allemand.

Après leur concert aux Chorégies d'Orange, intégralement consacré à l'œuvre d'Hector Berlioz et leur participation commune à une nouvelle production des Troyens à l'Opéra, la complicité entre les deux artistes était devenue totale... d'autant plus que le ténor allemand était le seul à connaître la réelle identité du petit bonhomme maigrichon à l'ardente chevelure rousse et au nez aquilin qui, face à lui, dirigeait son orchestre avec tant de talent. C'était

une chose inouïe, à laquelle lui-même n'aurait jamais osé croire, s'il n'en avait eu la preuve indubitable.

Wolfgang avait dû user de toute son influence pour convaincre sa maison de disques de faire confiance à ce chef d'orchestre encore inconnu (c'était tout le paradoxe de cette histoire), pour l'enregistrement de son nouvel album. Hector et lui (avec la participation toujours passionnée de Maria) avaient monté un programme ambitieux d'airs d'opéras français joués sous le Second Empire, une période que le chef d'orchestre connaissait particulièrement bien, et pour cause. Ils n'avaient eu que l'embarras du choix : du Berlioz évidemment, plusieurs œuvres de

Gounod, le tout jeune Bizet et ses Pêcheurs de Perles, l'inévitable Giacomo Meyerbeer, "star" incontestée de l'époque, Wagner avec son si malheureux Tannhäuser français qui avait fait scandale, mais aussi Jacques Offenbach. Sur ce sujet, il avait fallu toute la puissance de conviction de leur chère Maria pour décider Hector à l'intégrer au programme, le chef ayant depuis longtemps (en fait depuis sa première vie), une sérieuse dent contre « l'amuseur du Second Empire ».

Cette après-midi-là, quand vint le moment d'enregistrer l'extrait de La Belle Hélène, Hector prit d'ailleurs ostensiblement sa partition du bout des doigts et la jeta dédaigneusement sur

son pupitre. Wolfgang éclata de rire devant les pitreries du cabotin. Il savait qu'il dirigerait Offenbach avec le même sérieux et la même passion que ses propres œuvres. Et Hector ne put d'ailleurs que se laisser entraîner par la fougue du ténor qui chanta le joyeux air de Pâris "Au mont Ida, trois déesses" avec la même force de conviction que pour le plus sérieux des Verdi (ou des Berlioz). Il reçut d'ailleurs en retour un torrent d'applaudissement des musiciens de l'orchestre, mais aussi d'Hector, d'autant plus ému qu'il savait quelle femme, quelle Vénus avait inspiré le chanteur à cet instant.

Malheureusement, un petit signe des techniciens, isolés derrière leur paroi de

verre, leur signifia que l'enregistrement n'était pas viable : la passion y était, mais il y avait eu quelques décalages avec l'orchestre. Il fallut reprendre. Wolfgang fit la grimace : il n'aimait guère faire trop de prises, sachant d'expérience que, en ce qui le concernait, la première était souvent la plus spontanée, et donc la meilleure. Mais il fallait en finir avec cet air. Il leur restait encore beaucoup de travail pour les jours suivants et la patronne de sa nouvelle maison de disques ne manquait pas de lui rappeler régulièrement à quel point mobiliser tout un orchestre de soixante-dix musiciens pouvait coûter cher.

— Ok, La Belle Hélène, deuxième

prise, annonça le régisseur.

La seconde prise sembla heureusement convenir à tout le monde, un exploit ! Il faudrait toutefois en faire plusieurs autres, au cas où...

Wolfgang s'accorda une petite pause avant le dernier enregistrement prévu pour la journée et s'assit quelques secondes au milieu de l'orchestre pour boire une gorgée de la bouteille d'eau que Samia s'était empressée de lui apporter. Un peu fatigué, perdu dans son monde, il lui avait murmuré un Danke distrait, sans lever les yeux vers elle et sans prêter attention à sa grimace agacée. Il était surtout intrigué par le

manège de son chef qui semblait en grande discussion avec le premier violon. Wolfgang se rapprocha de l'estrade.

— On ne peut pas enregistrer l'air de Faust aujourd'hui. Il va falloir changer notre programme, grommela Hector en levant les yeux au ciel d'un air furieux.

— Quoi ? Pourquoi ?

— Il semble que l'assistante se soit trompée dans les partitions...

Wolfgang soupira en jetant cette fois-ci un regard sévère vers Samia (pas du tout le genre de regard qu'elle avait espéré).

— Par contre, ils ont tous leur partie

des Troyens que nous avons répété ce matin...

— Nous avons l'orchestre pour une demi-heure encore, intervint la responsable, Frau König, une grande Allemande assez intimidante aux cheveux blond vénitien coupés à la garçonne. Nous ne pouvons pas perdre ce temps précieux. Vous n'avez qu'à en profiter pour boucler Les Troyens.

Le ténor leva les yeux au ciel : « boucler Les Troyens », rien que cela, c'est-à-dire chanter le grand air d'Énée, un des plus éprouvants du répertoire, maintenant, en fin de journée ? À sa moue particulièrement expressive, Hector répondit par un soupir entendu.

Wolfgang se contenta finalement de

jeter à la grande Allemande un regard noir avant de remonter vers son micro en bougonnant.

Le brillant orchestre maîtrisait parfaitement la partition mais Wolfgang peinait à se mettre dans l'ambiance. Le début de l'air, où Énée témoigne de son angoisse d'être obligé de quitter Didon, est écrit avec un orchestre jouant en contretemps, comme pour illustrer le trouble de l'âme du héros et les battements de son cœur agité... mais le ténor, fatigué, prit un tempo plus rapide que celui du chef, ce qui se termina inévitablement dans la pire des bouillies, obligeant Hector à faire taire tout le monde d'un geste sec. Wolfgang fit un petit signe d'excuse, respira un bon

coup, but une gorgée et reprit en se concentrant un peu plus.

Après plusieurs essais, le chanteur retrouva le mouvement souhaité par Hector — qui après tout, plus que tout autre savait ce qu'il faisait — et se sentit finalement à son aise. Le chef témoigna de sa satisfaction par un sourire rayonnant et ils décidèrent de tout reprendre par un filage total du grand air qui durait environ huit minutes.

Wolfgang vit alors son chef parlementer quelques instants avec le Konzertmeister, le premier violon, qui regardait sa montre d'un air sévère. On recommença tout de même. Wolfgang mit tout son cœur pour exprimer l'hésitation, le trouble et le désespoir du

héros troyen, encouragé par un Hector rayonnant, plongé dans sa musique. Soudain, le chef leva les yeux d'un air stupéfait. Une partie des vents avait disparu. Hautbois et clarinettes étaient en train de retrouver leurs étuis et les cors avaient déjà quitté le studio.

Wolfgang, concentré et plongé dans son personnage, continua de chanter «
Reine adorée, âme sublime et par moi déchirée », puis suivant le regard ébahi d'Hector, il se retourna vers le pupitre des vents et resta bouche bée au milieu de sa phrase. Le chef lâcha sa baguette et prit sa tête dans ses mains, sans rien dire. Le premier violon fit une petite grimace gênée et commença lui-même à ranger son instrument. Il tenta de

s'expliquer en quelques mots mais Hector se contenta de hausser les épaules et donna rendez-vous au lendemain matin.

Wolfgang était retombé sur sa chaise, encore sous le coup de la surprise. La jeune hautboïste, qui avait continué à jouer jusqu'au bout, lui posa la main sur l'épaule avec un petit sourire d'excuse auquel il répondit par un regard presque amusé qu'il reporta sur Hector. Quand il vit l'air totalement désespéré de celui-ci, il éclata finalement de rire, descendit vers l'estrade et le prit dans ses bras, manquant d'écraser son chétif ami, qui faisait une tête de moins que lui. Et ils décidèrent d'un commun d'accord d'aller noyer leur chagrin dans la bière.

Wolfgang passa à sa loge pour récupérer ses affaires et se changer. Alors qu'il entreprenait de retirer sa chemise trempée de sueur, on ouvrit brusquement la porte sans frapper. Wolfgang sursauta. C'était encore la jeune assistante de la maison de disque. Surpris et un peu gêné, le chanteur referma rapidement un bouton de sa chemise. Samia sembla s'amuser de sa réaction et ne fit pas semblant de s'excuser.

— Madame König a obtenu la présence de l'orchestre à neuf heures demain matin pour que vous ayez le temps de tout finir avant demain soir, dit-elle avec son plus beau sourire.

Wolfgang ouvrit des yeux ronds et

éclata d'un rire nerveux.

— Vous direz à Frau König qu'elle peut toujours courir... Je veux dire... Elle devrait savoir qu'il est hors de question que je chante à neuf heures du matin.

Samia fit semblant de n'avoir rien entendu, entra dans la loge et referma la porte derrière elle. Wolfgang recula instinctivement d'un pas et l'observa d'un œil étonné. Depuis le temps qu'elle lui tournait autour, il n'avait jamais posé sur elle qu'un œil distrait. C'était de fait une femme splendide, une belle orientale, habilement maquillée, grande et aux formes parfaitement mises en valeur par sa jupe moulante et son corsage. Elle franchit en trois pas les deux mètres qui les séparait encore et

lui tendit un dossier.

— Ce sont les clichés que nous avons retenus pour la future couverture du disque. Il faudrait que vous choisissiez, dit-elle en lui donnant le dossier d'un geste si étrangement maladroit que le contenu vint s'étaler à leurs pieds. Il leva les yeux au ciel, un peu agacé, et se pencha mécaniquement pour ramasser les photos.

Mais elle le retint doucement en posant, comme si de rien n'était, une belle main brune sur sa poitrine dénudée, puis se mit à genoux à ses pieds, sa jupe moulante remontée jusqu'au milieu des cuisses. Wolfgang se sentit frémir malgré lui et recula nerveusement, de plus en plus mal à l'aise.

Elle se releva gracieusement et posa les photos sur la petite table de maquillage.

— Madame König souhaiterait que vous lui soumettiez votre choix demain. Je veux bien vous aider. Bien sûr, toutes ces photos de vous sont évidemment splendides, mais je pense pouvoir vous aider à trouver celle qui vous met le plus en valeur. Quand on a un physique tel que le vôtre, autant en profiter au maximum, n'est-ce pas ? Je sais que vous devrez vous lever tôt demain mais je connais toutefois quelques endroits privés à Munich où nous pourrions... discuter, en toute intimité.

Elle s'était désormais tellement rapprochée que sa poitrine frôlait le torse nu du ténor. Elle sentait très bon,

et ses longs cheveux noirs lui caressaient la poitrine. Fasciné, il n'eut pas la force de résister alors qu'elle se mettait sur la pointe des pieds pour poser sur ses lèvres un baiser passionné et expert qui dura un long moment et commença à dégénérer.

— Wolfgang, vous êtes prêt ? cria Hector en ouvrant brusquement la porte.

Surpris, le ténor éloigna ses bras qui s'étaient noués autour de la taille fine de la jeune fille et s'écarta brusquement d'elle. Stupéfait, Hector resta un instant immobile, totalement bouche bée.

Après quelques secondes de malaise, son ami bredouilla quelques excuses et s'éclipsa.

— Hector ! l'appela Wolfgang en boutonnant nerveusement sa chemise. J'arrive tout de suite, continua-t-il en français. Mademoiselle, dit-il d'un ton soudain très sec en direction de Samia, dites à Frau König que je lui donnerai mon choix de photo demain, à mon arrivée pour la répétition, à onze heures. Et qu'elle m'envoie aussi ces fichues photos par mail. Je dois les soumettre à... ma fiancée. Je suis désolé, je dois y aller maintenant, dit-il sans la regarder dans les yeux.

— Je comprends, demain soir peut-être ? tenta-t-elle, d'un ton un peu surpris.

— J'ai à faire, répondit-il sèchement. Maintenant, si vous voulez bien, je dois m'habiller, ajouta-t-il en la

raccompagnant vers la porte.

Elle le dévisagea d'un air incrédule, puis, tourna les talons et s'enfuit d'un air furieux.

Wolfgang soupira avec une petite grimace contrite en direction d'Hector qui glissait de nouveau un regard dans l'entrebâillement de la porte. Son ami esquissa le petit haussement d'épaules de celui qui a bien compris que cela ne le regardait pas, mais qui a du mal à résister à l'envie de donner son avis, et ils partirent tous deux en direction de la brasserie la plus proche.

— Cela reste bien entendu entre nous, murmura Wolfgang. Ils en étaient alors

à leur troisième litre de bière, assis aussi confortablement que possible aux tables de bois blanc qu'une brasserie bavaroise avait installés sur la place de l'Odéon, en face d'une loggia qui semblait la copie conforme de celle de Florence et au pied d'une église allègrement peinte en un jaune d'un goût douteux.

— Pour qui me prenez-vous ? répondit Hector, la mousse aux lèvres. Toutefois, je n'aurais pas cru cela de vous.

— Ne dites pas cela, ce n'était qu'une... faiblesse passagère.

— N'en parlons plus dans ce cas. Je me moque de ce que vous faites, mais vous connaissez l'affection que je porte à notre chère Maria. Elle est, avec vous, la

personne qui m'est la plus proche depuis mon retour et je sais qu'elle serait dévastée s'il vous prenait l'envie de la quitter.

Wolfgang crut bon d'opter pour l'ironie :

— Vous vous feriez un plaisir de la consoler. Vous ne rêvez que de cela, répondit-il d'un ton qui se voulait léger...

Le rouquin fronça les sourcils, soudain sévère.

— Et alors ? Vous ne soupçonnez tout de même pas que... ? Je ne vous permets pas de m'insulter de la sorte Wolfgang. Vous êtes mes deux seuls amis et je n'irai pas m'immiscer au sein

de votre couple.

— Elle est libre, elle fait ce qu'elle veut, répondit Wolfgang d'un ton peu désabusé. Qui sait d'ailleurs ce qu'elle est en train de faire en ce moment, toute seule à Paris. Je crois qu'elle avait une interview avec ce charmant ténor américain, Tom...

Hector ouvrit des yeux horrifiés.

— Maria vous aime. Vous en êtes conscient tout de même ?

Wolfgang ne put réprimer un léger haussement d'épaules blasé.

— Oui, m'aimera-t-elle encore quand ma voix m'aura lâché et que je ne serai plus une star. Après tout, c'est avant

tout une groupie...

Stupéfait, Hector sentit la fureur
l'envahir. Il répondit avec véhémence :

— Après tout ce que vous avez vécu
tous les deux... Comment osez-vous
proférer une telle ineptie ? J'ai connu
peu d'êtres dans ma vie dont les âmes
aspirent sincèrement à un amour grand,
noble, pur et passionné à la fois. Maria
est un de ces êtres à part. Il est vrai
qu'elle aurait pu être la femme de ma
vie, mais ce cœur vous est dévolu, et
dévoué jusqu'à la mort !

Wolfgang resta quelques instants le
souffle coupé devant l'éloquence
soudaine de son romantique ami.

— Berlioz... murmura-t-il alors

doucement en souriant.

— Oui, c'est toujours moi. Eh quoi ?

— Rien, j'aime retrouver de temps en temps ce cher Berlioz. À notre époque si... terre à terre, on se sent parfois forcé de s'éloigner des grands sentiments romantiques et on ne veut plus trop croire aux grandes passions, de peur de passer pour un imbécile.

— Que vous importent les mœurs de cette époque, Wolfgang ? Cela fait maintenant presque deux ans que je suis de retour et j'ai rapidement compris que vous et Maria n'étiez pas faits de la même trempe que la masse de vos contemporains. Pourquoi vous forcer à

être volage alors que vous ne l'êtes pas et que votre âme aspire aux sentiments élevés ?

Wolfgang sourit.

— Si vous faites référence à l'incident de tout à l'heure, mon âme n'avait en effet rien à voir là-dedans... Et n'allez pas dire que vous ne comprenez pas Hector... Vous n'avez jamais méprisé la bagatelle, me semble-t-il.

Hector ne put s'empêcher de rougir au souvenir de ses frasques de jeunesse.

— C'était toujours avec la certitude que j'avais rencontré un ange divin et la femme de ma vie ! s'exclama-t-il.

Wolfgang ne put s'empêcher de rire.

— Je vous taquinais, Hector !

— Non, je faisais surtout référence au fait que vous semblez vous forcer à garder une certaine distance avec Maria, comme si vous ne vouliez pas vous engager, rester libre...

— Hector, feriez-vous référence à l'idéal bourgeois du mariage ? Voilà qui ne me semble guère correspondre au rêve romantique... ne dit-on pas plutôt qu'un grand amour ne peut s'épanouir que dans la souffrance et la séparation ?

Berlioz sourit aux souvenirs d'une époque où lui et ses amis préférèrent en effet allègrement ce genre de niaiseries.

— Alors, c'est pour cela, pour fortifier cet amour que vous vous imposez à

tous les deux ces séparations régulières ? Je n'en crois pas un mot ! Dites-moi sincèrement, pourquoi Maria n'est-elle pas là avec nous à Munich ce soir ?

Wolfgang soupira.

— C'est elle qui m'a dit qu'elle avait des choses à faire, qu'elle avait trouvé un travail d'enseignante, qu'elle devait aller faire cette interview de Tom... C'est bien, il faut qu'elle se fasse une vie, une carrière qu'elle ne passe pas son temps dans mon ombre. Elle ne doit pas être seulement « la femme de Schwangau ».

Hector haussa les épaules.

— Alors, c'est cela, vous la laissez tomber au nom de votre prétendue modernité, égalité des sexes ou ne sais

quoi ? Pathétique.

Wolfgang le regarda avec agacement.

— Je ne la laisse pas tomber ! Mais franchement, que ferait-elle avec moi ? Elle a mieux à faire que de s'occuper d'acheter mes billets de train et réserver mes hôtels. Je ne veux pas qu'elle soit ma secrétaire, mon agent, John s'en charge très bien. Je lui ai confié la gestion de mes pages internet, la rédaction du livret de notre disque. Je lui cherche des contacts dans le milieu pour qu'elle fasse de l'assistanat de mise en scène. D'ailleurs, sur ce point, elle ne me facilite pas trop la tâche, avec ses « Chevaliers d'Apollon » et ses constantes déclarations à l'emporte-pièce contre le Regieteater et les mises en scène

contemporaines.

— Elle n'a pas tort.

— Elle n'a peut-être pas tort, mais elle m'a déjà grillé avec plusieurs personnes importantes, et la diplomatie sur ce point est loin d'être son fort.

— Elle considère vos productions modernes comme des insultes aux œuvres et aux compositeurs, ce que j'approuve entièrement. Je vais peut-être même me mettre à écrire sur son blog, pour m'amuser, répliqua sèchement Hector.

— Allons, le grand Hector veut renouer avec son activité de feuilletoniste, qu'il a toujours dit tant mépriser ! Pourquoi ne suis-je qu'à moitié étonné ? dit

Wolfgang avec un sourire en coin.

— On dit que j'ai une bonne plume. Si je peux contribuer à épingler ces mécréants, ces assassins, et relever l'honneur de Mozart, de Verdi et de moi-même, je ne vais pas m'en priver.

Wolfgang ne put s'empêcher d'éclater de rire. Il se leva en direction du bar.

— Une autre bière Hector ?

— Mon Dieu, je n'ai pas votre estomac d'Allemand. Au-delà de trois litres, je déclare forfait. Comment faites-vous ? Vous vous êtes entraîné depuis le berceau ?

— Il faut croire que c'est dans nos gênes, répliqua Wolfgang avec un

sourire. De toute façon, il commence à faire froid et demain je dois faire un saut à Bayreuth. Vous venez avec moi ?

— Vous savez bien que je dois rentrer à Paris pour la petite soirée que nous avons organisée, Maria et moi, pour présenter ma nouvelle symphonie.

— Ah oui, j'avais oublié. Avec Maria au piano ? J'aurais vraiment voulu être là... mais le Festival de Bayreuth n'est pas très souple en ce qui concerne les dates de répétitions.

— Ce n'est pas grave, j'en profiterai pour essayer de séduire de nouveau votre belle, comme vous le suggériez si glamment tout à l'heure.

Wolfgang sourit légèrement mais ne

répondit rien, n'étant pas certain que cela fût réellement une boutade. Ils se levèrent tous les deux.

— Vous aurez une petite pensée compatissante pour moi, qui serai en train de découvrir les élucubrations du nouveau « démetteur en scène » choisi par la Miss Wagner, soupira Wolfgang. Aura-t-il finalement choisi de situer Tristan et Iseult sur Mars ou bien dans une usine désaffectée ? À moins qu'il ne décide de concentrer sa réflexion sur une potentielle relation homosexuelle entre Tristan et le Roi Marc...

Hector ne répondit pas, son attention ayant été attirée par un spectacle qui ne cessait de le réjouir depuis son retour : celui de deux belles jambes de femmes

largement dévoilées par un petit short se rapprochant fortement du bikini. La jeune fille, qui venait de s'installer à une des grandes tables adjacentes, fut rapidement rejointe par des amies aux tenues similaires. Hector ne pouvait s'empêcher d'observer la scène avec attention et de comparer leurs jeunes et diverses silhouettes. Wolfgang suivit son regard et se mit à rire.

— Rien de plus beau que des jambes de femmes ! s'écria Berlioz d'un ton enjoué.

— J'aurais cru que vous auriez trouvé cela choquant, Berlioz.

— Moi, je trouve cela magnifique ! Elles ont l'air si à l'aise dans leur corps,

si libres, si pleines de vie. Quel plaisir pour les yeux. Vous ne savez pas ce que c'est vous, que d'avoir grandi dans une époque où les jambes et le... bas rein des femmes devaient absolument être cachés aux yeux.

Wolfgang eut une petite moue dubitative.

— Sans doute, mais celles-ci ont l'air un peu pétasses aussi.

— Pétasses ?

— Vulgaires.

— J'ai connu des femmes en crinoline tout aussi vulgaires...

Wolfgang fit signe en riant qu'il se rendait aux arguments du compositeur.

Il ne quittait pas le groupe des yeux.

— Elles sont un peu jeunes pour vous Hector ! Si vous continuez à les dévisager comme cela, vous allez passer pour un pervers, et moi aussi.

— Ne suis-je pas bien conservé pour mes deux-cents ans ?

Wolfgang le dévisagea quelques instants et constata avec un petit fond de jalousie que le compositeur ne paraissait en effet pas plus de trente ans. Ses clairs cheveux longs et bouclés, son visage taillé à la serpe et au nez aquilin, la chemise blanche qu'il avait enfin consenti à laisser ouverte, tout cela lui donnait un petit air intello branché qui pourrait plaire à l'une d'entre elles. Il lui

fit un clin d'œil.

— Allez-y, tentez votre chance après tout. Vous êtes français, c'est exotique pour de jeunes bavaroises. Mais évitez de leur parler musique classique, ce ne sera pas porteur.

— J'ai séduit de belles paysannes italiennes illettrées, dont je ne parlais même pas la langue, rien que par le seul pouvoir de ma guitare. Quel dommage que je ne l'ait pas ici !

— Oui, vous auriez pu leur jouer les derniers tubes en vogue dans les boîtes ?

— Pardon ?

Wolfgang se leva en éclatant de rire,

posa sa main sur l'épaule d'Hector et le poussa en direction des jeunes filles.

— Mon ami se fera un plaisir de vous offrir à boire, dit-il en allemand en direction de la jeune tablée. Bonne nuit, Hector Berlioz ! cria-t-il allègrement en faisant un petit signe d'adieu.

L'intéressé ne se fit pas prier et commanda une tournée de bière pour les cinq jeunes filles.

Déesse de l'amour, puissent mes chants

Ne résonner que pour toi !

Je veux maintenant célébrer tes
louanges !

Tes doux attraits sont source de toute

beauté,

Les prodiges charmants en naissent que
de toi.

Seul qui, avec ardeur, t'a étreinte en ses
bras

Connait ce qu'est l'amour —

Malheureux, ignorants les plaisirs de
l'amour

Allez, entrez dans la montagne de
Vénus.

Richard Wagner, Tannhäuser, acte II

Bayreuth, Franconie.

Wolfgang étendit un grand drap sur la

pelouse un peu élimée qui bordait le petit étang du parc du château de Bayreuth et s'y installa en tailleur, sa lourde partition de Tristan et Iseult sur les genoux. Les grands arbres du vieux parc offraient une ombre bienvenue en ce mois de juin déjà chaud, et à cinquante mètres de là, la tombe de Wagner veillait sur lui. Ce lieu lui était devenu familier. Il s'y sentait chez lui, serein et détendu, bien décidé à profiter de ces quelques instants de temps libre dans cette ville qui lui était si chère, avant de retourner le lendemain à Munich pour un récital avec piano.

Il avait toujours une pensée amusée, mêlée d'un soupçon de remords, au souvenir du jour où, avec l'aide de

Maria, il avait allègrement profané la tombe du chien bien aimé de son idole. Quelles aventures rocambolesques avaient-ils vécues ici, en des temps qui lui semblaient déjà lointains ! Il venait alors à peine de rencontrer Maria...

Maria, sa si charmante, joyeuse et passionnée Maria. Quelle folie lui avait malignement conseillé de l'inciter à ne pas toujours s'attacher à ses pas ? Ils auraient été si heureux tous les deux, lui étudiant, elle, lisant ou écrivant à ses côtés. Il se prit à visualiser le fantôme de la femme qui aurait pu se trouver à ses côtés, ses formes avantageuses moulées dans un bikini miniature... et en oublia sa partition qui glissa sur le sol. Il sourit en lui-même, se rappelant

que la partie difficile qu'il comptait étudier était justement la mise en musique la plus célèbre d'une relation sexuelle : le long d'amour de Tristan et Iseult.

Il se mit à rire, se saisit de l'épais document et l'ouvrit à l'acte deux. Ce n'était pas le moment d'avoir des pensées grivoises. La répétition du matin au Festspielhaus avait été suffisamment catastrophique pour qu'il se sente contraint de se replonger immédiatement dans cette monstrueuse partition, la plus difficile à laquelle il se soit jamais attaqué.

Sa prise de rôle, prévue deux ans auparavant à Bayreuth, avait dû être reportée du fait des graves problèmes

vocaux qu'il avait traversés. Cette année, on l'attendait désormais de pied ferme. Chanter Tristan, le rôle le plus inabordable du répertoire de ténor héroïque, et à Bayreuth, n'était pas une mince affaire, même pour lui qui était considéré comme une star internationale... peut-être même encore plus pour lui, qui ne pouvait se permettre le moindre faux-pas. Toute la presse internationale serait présente pour guetter et souligner la moindre défaillance de sa part. Son seul espoir était paradoxalement que leur attention soit détournée par la mise en scène, comme c'était devenu l'habitude dans le monde de l'opéra.

Cette pensée le surprit. Avait-il donc

désormais si peu confiance en lui, qu'il en soit réduit à se faire ce genre de remarques absurdes ? Non, il allait continuer de travailler, avec acharnement, et montrer au monde que non seulement il pouvait gravir cet Everest lyrique, mais qu'en plus, il pouvait s'affirmer comme le plus grand Tristan de sa génération et faire honneur à la musique sublime de Wagner, malgré la mise en scène. C'était d'ailleurs ce que Maria ne cessait de lui répéter.

Elle lui manquait vraiment beaucoup... Il se sentit soudain bien seul, un sentiment auquel il était habitué, en tant qu'artiste, mais qui commençait à lui peser. Prendre de nouveau le risque de

s'installer avec une femme, après le douloureux échec de son premier mariage ? Ce serait l'occasion de lever le pied, de rester plus souvent dans son foyer. Mais il lui fallait une femme qui soit capable de supporter son mode de vie itinérant et qui ne soit pas réduite à vivre dans son ombre, comme sa première femme. Chanteuse elle-même, elle avait dû abandonner la scène lorsque la carrière de son mari était devenue trop florissante et ne le lui avait finalement jamais pardonné.

Et puis, Wolfgang se savait difficile à vivre au quotidien. Depuis son enfance, seuls la musique et le chant comptaient pour lui, et il adorait l'excitation de la scène qui lui procurait une énergie sans

cesse renouvelée. Il aurait bien du mal à abandonner ses voyages incessants pour se contenter de donner des master classes. Ce temps viendrait bien assez tôt, quand il n'aurait plus de voix... Il avait encore une dizaine de bonnes années devant lui, pas plus.

Maria pourrait-elle s'épanouir à ses côtés ? Plus que sa première femme ? Ce doute l'avait empêché de pousser plus avant leur relation... et puis, de son côté, Maria elle-même n'avait jamais évoqué l'idée de s'installer avec lui. Elle était de nature très indépendante.

Et penser qu'il avait failli céder aux avances de cette petite Arabe aguicheuse... Il était fou de rage, contre

elle et contre lui-même. Quoi qu'on en dise dans le milieu, il n'avait jamais été un grand séducteur. Il ne s'était pas privé d'aventures depuis son divorce, mais c'était presque toujours à l'initiative des femmes qu'il s'était rendu, lui-même étant beaucoup trop timide pour faire le premier pas. Mais depuis qu'il connaissait Maria, jamais il ne l'avait trompée, de même qu'il n'avait jamais trompé sa première femme.

Le ténor laissait ainsi ses pensées vagabonder, quand son regard fut attiré par un cygne qui, sorti de l'eau, se dirigeait vers lui de sa démarche maladroite. Wolfgang ne put s'empêcher de lui sourire et de lui

tendre la main, regrettant de ne pas avoir un morceau de pain à lui donner. Lohengrin, le chevalier au cygne, était son rôle fétiche, et l'animal d'Apollon avait pris pour lui une dimension mystique depuis qu'il savait qu'il pouvait ouvrir certaines portes entre les mondes ... Mais le grand oiseau blanc lui jeta un regard dédaigneux et préféra rejoindre silencieusement sa compagne sur l'étang.

Wolfgang se replongea dans sa partition, tentant de mémoriser l'allemand très littéraire et fourmillant d'allitérations et assonances du livret de Richard Wagner. Le long duo était difficile mais la gageure était plutôt d'ordre sportif. Il s'agissait de garder un

peu d'énergie pour le très long monologue du troisième acte et les délires de Tristan blessé attendant son Iseult.

Sautant quelques pages, il s'allongea sur le ventre et se replongea dans le début de l'acte III, griffonnant et surlignant allègrement le document.

Les morceaux séparés ne lui posaient pas de problème particulier, mais sur la longueur, il savait qu'il aurait du mal à tenir. Il allait devoir reprendre le footing... Même s'il avait le sport en horreur, il sentait que cela devenait indispensable. Cela lui permettrait peut-être en outre de juguler l'embonpoint que même sa haute taille ne parvenait plus à cacher. Même Maria lui en avait

fait un jour gentiment la remarque, et si elle s'y était risquée, c'était que la situation devenait grave.

Où était-elle d'ailleurs à cet instant ? Sans doute à son piano, préparant la soirée privée organisée pour Berlioz et qui l'angoissait tant. Alors qu'il se saisissait de son téléphone pour lui envoyer une petite pensée, celui-ci se mit justement à vibrer, affichant une petite émoticône amoureuse de Maria. Il sourit devant cette gaminerie, qui, finalement, lui faisait chaud au cœur, et répondit de même, tout en songeant qu'il allait devoir prendre une décision la concernant...

Il rangea sa partition et se dirigea tranquillement vers l'appartement qu'il

avait loué au centre de la petite bourgade. Passant devant la tombe de Wagner, couverte comme d'habitude d'une épaisse couche lierre, il salua d'un geste son cher compositeur en lui promettant intérieurement de tout faire pour être à la hauteur de son Tristan. Puis, il longea sa maison Wahnfried, avant de tourner à gauche dans la Wagnerstrasse en direction du centre-ville. Alors qu'il atteignait le beau Théâtre des Margraves, il ne résista pas à l'envie de faire une fois de plus, une plongée dans le dix-huitième siècle. La contrôleuse, qui connaissait ce ténor habitué du Festival, le laissa entrer et s'installer sur les vieux fauteuils pour admirer ce petit théâtre de bois presque

intégralement conçu en trompe l'œil, s'imprégner de son atmosphère si particulière et en respirer l'odeur un peu renfermée. Les accents d'une musique de Haydn ou Mozart se mirent naturellement à résonner dans sa tête et se prit à rêver de chanter au milieu de ces toiles peintes il y avait plus de deux siècle et demi. Il allait falloir qu'il en parle à qui de droit.

En ressortant du théâtre, alors qu'il était perdu dans ses pensées, imaginant le public en perruques poudrées et les femmes en crinolines se pressant à l'entrée de la salle, une voix sonore le fit sursauter :

— Wolfie !

Ébahi, il leva les yeux en direction de la voix. Un petit groupe de jeunes d'une trentaine d'années se tenait devant lui.

— Tu fais encore du tourisme ? Je croyais que tu connaissais déjà Bayreuth comme ta poche. Depuis le temps que tu viens ! s'écria un jeune homme brun aux cheveux bouclés. C'était le jeune Israélien qui chantait le petit rôle du matelot dans la production de Tristan. Un jeune ténor tout à fait prometteur, d'après ce qu'il avait pu en entendre.

— Toi qui aimes te cultiver, ya un groupe en vogue qui fait un concert en plein air sur la place.

Wolfgang fronça les sourcils et soupira, peu motivé par la perspective de se

retrouver à une distance de moins d'un kilomètre d'une batterie.

— Allons, cela te changera un peu de Wagner. Il va falloir qu'on fasse ton éducation musicale, ajouta le jeune homme en lui tapant sur l'épaule, avec un rire tonitruant qui se communiqua à toute la petite troupe, qui incluait aussi d'autres rôles, notamment le roi Mark. La basse, un jovial Finlandais de deux mètres, avait, comme Wolfgang dépassé la quarantaine, mais se sentait visiblement plus à l'aise que lui avec les nouvelles générations.

Le ténor obtempéra en soupirant. Après tout, peut-être trouverait-il un quelconque agrément à ce concert. Et puis, il fallait bien que se forme

progressivement un esprit d'équipe sur cette nouvelle production, si importante pour lui. Il avait besoin d'avoir ses collègues de son côté.

— Je suis heureux de les voir. C'est vraiment sympa de leur part d'avoir proposé à la mairie de faire ce petit concert, lui expliqua l'Israélien alors qu'ils se dirigeaient vers la place. Je les avais entendus à Berlin il y a un mois. On a sympathisé et j'ai prévu de réaliser un album avec eux.

Wolfgang fronça les sourcils sans comprendre.

— Mais quelle musique chantent-ils ?

— C'est un groupe de musique africaine. Nous voulons créer des

synergies entre leur musique et l'art lyrique. Ce sera un moyen d'ouvrir un peu les vieux ringards de l'opéras à des musiques extra-européennes.

Wolfgang, qui, perdu dans ses pensées, n'écoutait que d'une oreille, sursauta, évitant de justesse de heurter un gigantesque dinosaure en métal qui défigurait la cour d'un magnifique hôtel baroque. Les paroles de son collègue parvinrent alors finalement à son cerveau et il le regarda en haussant les épaules.

— Original... Je croyais que c'étaient les jeunes qu'il fallait amener à la musique classique. Maintenant c'est l'inverse, les temps changent... dit-il d'un ton complètement désabusé.

— Oui, bien sûr, évidemment, mais sans laisser supposer qu'on veut leur imposer une culture dite supérieure à la leur. Toutes les cultures se valent.

Wolfgang ne tenta même pas de répliquer. Il était habitué à ce discours et n'était pas Maria pour sortir becs et ongles à l'évocation de ce sujet scabreux. Mais qu'un jeune homme sortant d'une répétition de *Tristan und Isolde*, un des plus grands chefs d'œuvres de toute l'histoire de la musique, puisse préférer une telle insanité le dépassait totalement.

Voyant que son interlocuteur ne paraissait qu'à moitié motivé par son discours d'ouverture progressiste, l'Israélien berlinois crut bon de rajouter

:

— Mais, bien sûr, peut-être seraient-ils prêts à enrichir leur musique au contact de Wagner ! C'est d'ailleurs une partie de notre projet d'enregistrement. Et puis, entre nous, tu ne trouves pas que vouloir faire résonner des musiques actuelles et africaines, ici, dans ce lieu qui, il y a soixante-dix ans, était considéré comme le centre culturel du nazisme, et donc du racisme institutionnalisé, c'est un symbole fort ?

Wolfgang leva les yeux au ciel, et ne put s'empêcher de répliquer sèchement :

— Oui, apportons du sang neuf à ces réacs vaguement nazis du fin fond de leur Allemagne profonde, faisons

souffler un vent nouveau sur cet antre diabolique aux relents nauséabonds ! C'est bon, j'ai compris ! Il haussa les épaules et s'éloigna.

La dernière chose qu'il souhaitait, c'était parler nazisme avec un jeune Israélien. Il s'était déjà suffisamment fait lui-même traiter de fasciste par la presse bien-pensante, uniquement au vu de son physique d'aryen associé à son répertoire de chanteur wagnérien.

Il repensa alors à un de ses collègues, un ancien chanteur de hard rock russe reconverti en baryton wagnérien qui avait été chassé comme un malpropre lorsque certains avaient cru décerner, au milieu des centaines de tatouages qui couvraient presque l'intégralité de son

grand corps musclé, les vestiges d'une swastika. Aux dernières nouvelles, il s'était d'ailleurs installé avec cette mezzo-soprano américaine, qui était aussi mauvaise chanteuse qu'elle était jolie, Lettie Smith. Tout cela lui rappela des aventures, dont, finalement, il ne gardait que de bons souvenirs, même lorsqu'il s'était fait tirer dessus, avait failli démolir une fontaine de Salzbourg dans une course folle en calèche, pour tenter de sauver sa belle Maria. Oui, ils s'étaient tous bien amusés finalement. Peut-être aurait-il dû écrire un livre à ce sujet, ou bien en faire un film ? Le final ouvrant une porte vers un autre monde à Brocéliande aurait été parfait pour une série à succès de Netflix.

Wolfgang laissa ses pensées vagabonder en déambulant dans les rues pavées et admirant les belles maisons traditionnelles anciennes dont la vue ne le lassait jamais. Il se prit à penser que Maria aurait peut-être aimé s'installer ici, dans cette belle petite ville en plein cœur de l'Allemagne... Sans doute que non en fait, car en dehors de l'époque du Festival, Bayreuth était vraiment une bourgade bien trop calme, et la jeune femme détestait le froid. Elle ne supporterait pas l'hiver franconien. Ils pourraient plutôt s'installer dans son grand appartement de Munich.

Quand le petit groupe arriva sur la place principale, une grande scène et quelques centaines de chaises avaient été

installées. Wolfgang tenta de s'asseoir le plus loin possible des baffles, mais voyant que ses collègues se rapprochaient de la scène, il les suivit en soupirant.

Trouvant que le ténor star n'avait pas correctement répondu à sa harangue, l'Israélien revint à la charge.

— Tu esquives ma question ? Je comprends, depuis que je vis à Berlin, j'ai été souvent confronté à cette réaction. Je comprends que ce soit dur, quand on a eu des grands parents nazis, de parler de cette période. Vous êtes tous pareils, vous vous braquez.

Wolfgang commença cette fois-ci à s'agiter, sincèrement énervé. Le jeune

homme tombait mal, car le ténor venait justement de retrouver des lettres échangées entre son grand père et sa grand-mère au moment de leur rencontre, pendant la guerre. Lui, tout jeune musicien berlinois mobilisé dans la Wehrmacht, et elle, la belle pianiste italienne qui avait eu le coup de foudre pour ce grand dadais romantique de dix-neuf ans. En 1944, le soldat s'était retrouvé pendant plus de deux ans prisonnier dans un camp près de Florence où il avait essayé d'apporter un peu de beauté en organisant avec les moyens du bord, des concerts de musique classique, tout en échangeant avec sa belle pianiste italienne de splendides lettres d'amour où

transparaissait à la fois la passion amoureuse et un amour éperdu pour la musique. En les relisant, Wolfgang avait été jusqu'aux larmes et depuis, n'avait eu de cesse de reconstituer l'histoire de ces aïeux qu'il n'avait pas eu la chance de connaître. Encore un livre à écrire . Il y avait tant de choses à faire, à découvrir, à étudier. Pourquoi perdait-il son temps ici ? Ah oui, pour sa culture générale...

— Un jour, un journaliste m'a fait une remarque sur ce qu'il appelait la « perfection de mon aryanisme », répliqua finalement Wolfgang.

L'Israélien fit la grimace.

— Quelle horreur ! Encore un nazi !

— Non, un gauchiste parfait, traqueur de nazis.

Son collègue sembla déçu.

— Ah. Et alors ?

— Alors, j'ai appris récemment que je devais mes cheveux blonds à ma grand-mère italienne. Mon grand-père berlinois était brun aux yeux noirs.

— Ah. Et alors ?

— Et alors, rien...

Et il s'enfonça au fond de son siège, alors que la chanteuse en boubou commençait à psalmodier sur fond de djembé.

(...)

N'as-tu pas entendu, dans un rêve
orgueilleux,

Ainsi qu'une forêt par le vent balancée,

Ce doux frémissement de la foule
pressée

Qui murmure ton nom et qui te suit des
yeux ?

Les Contes d'Hoffmann, J. Offenbach,
livret J. Barbier.

Wolfgang était content de lui. Il se
sentait enfin en forme, plus sûr de lui et

de sa voix que jamais. Le public n'en finissait pas de le rappeler et la petite salle rococo du théâtre Cuvillier de Munich était pleine à craquer, pour un programme de Lieder plutôt austère par ailleurs. Il adorait chanter de la musique de chambre, surtout avec ce pianiste anglais exceptionnel avec lequel il avait entamé une collaboration fructueuse depuis des années. Chanter des mélodies allemandes, chercher les moyens de mettre en valeur chaque syllabe de cette langue qui lui était si chère et d'exprimer l'intensité de l'émotion contenue dans les poèmes, par les moyens vocaux les plus variés, tout cela était pour lui un bonheur, et lui faisait toujours penser avec tendresse

à son cher professeur, Würzburg — si cruellement assassiné deux ans auparavant — ainsi qu'à son grand-père Heinrich.

Le succès avait été total, même s'il soupçonnait une partie du public de ne pas être venu uniquement pour l'amour de Schubert, Schumann et Richard Strauss, mais beaucoup pour lui...

Il revint saluer pour la dixième fois. Il avait déjà chanté cinq "bis", et malgré toute sa bonne volonté, il commençait à avoir sérieusement envie d'aller se coucher.

Une petite dame d'environ soixante-dix ans, dont le visage ne lui était pas inconnu et qui s'était faufilée au premier

rang, lui tendit un énorme bouquet de roses rouges. Il s'accroupit pour le prendre et embrassa la petite main frêle aussi chaleureusement que possible. Il crut qu'elle allait s'évanouir de bonheur. Une autre femme lui jeta depuis une corbeille un cadeau un peu plus original qu'il ramassa en rougissant jusqu'aux oreilles : c'était un caleçon imprimé à son effigie surmonté d'un cœur. Maîtrisant un fou-rire, il remercia la femme d'un geste et se hâta de cacher l'objet derrière le bouquet qu'il avait posé sur le piano. Le pourtant très flegmatique pianiste anglais, eut également du mal à garder son sérieux. Alors qu'ils repartaient en coulisses tous les deux, Wolfgang dévoila l'objet à tous

les techniciens et un rire généralisé se répandit dans les coulisses.

— Bon, on y retourne ? demanda finalement Wolfgang à son pianiste, en essuyant les larmes qui coulaient.

— Et comment ! J'ai hâte de connaître le prochain cadeau, s'exclama l'Anglais.

Wolfgang continua à pouffer.

— Bon, je chante Zueignung, le Lied qui finit par un remerciement au public, et on va se coucher ?

— Parfait !

Ayant lancé à la volée son « habe dank », « merci » straussien, Wolfgang posa sa tête sur ses deux mains jointes, pour signifier qu'il ne rêvait désormais que de

retrouver son lit, ce qui ne fit que provoquer un redoublement de rires et d'applaudissements.

Mais sa soirée était loin d'être terminée. Alors qu'il se dirigeait vers sa loge, il fut intercepté par tout un groupe de femmes d'âges divers qui étaient parvenues à forcer l'entrée des coulisses. Il reconnut celle qui lui avait fait ce cadeau de lingerie si original, et ne put rien faire d'autre que de la remercier chaleureusement, de même pour celle qui lui tendait un tablier de cuisine à son effigie. Il remerciait à cet instant le Ciel de lui avoir donné une tête de plus que ses fans, car à cet instant, il aurait pu littéralement étouffer. Chacune réclamait son

autographe, son selfie, en profitant de l'occasion pour se serrer le plus fort possible contre lui. La plus jeune d'entre elles, une belle Italienne aux grands yeux noirs et au décolleté avantageux n'en finissait plus de se faire prendre en photo. Une autre, qu'il voyait depuis longtemps tourner autour de lui, lui demanda sans vergogne des places pour la générale de Tristan et Iseult à Bayreuth, ce qu'il refusa un peu sèchement.

Mais quand une petite femme d'environ cinquante ans aux cheveux teintés en rouge, tenta finalement de lui sauter au cou pour lui faire la bise, il s'écarta violemment dans un mouvement réflexe, bousculant au passage celles qui

se pressaient derrière lui et lui tendit ostensiblement la main. Si elle ne se mit pas à genoux pour la baiser, c'est sans doute par peur d'elle-même mourir écrasée.

Il était tout de même parvenu à se rapprocher insensiblement de la porte de sa loge et à l'ouvrir. D'un dernier saut, il parvint à se glisser dans la petite pièce et à refermer la porte derrière lui, pressant contre lui les divers cadeaux. Tom, son agent, qui l'attendait derrière, éclata de rire.

C'était un Américain jovial, à l'embonpoint de plus en plus avancé et surtout un redoutable homme d'affaires qui gérait avec compétence la carrière du plus rentable de ses poulains. Il était

affalé sur le meilleur fauteuil de la loge.

— C'est justement pour cela que, chez nous, on demande le contrôle à l'entrée des coulisses. Je pensais les Allemands un peu plus sévères que cela.

— Elles sont habiles, et pas méchantes, bien que parfois un peu collantes ! ajouta-t-il en réalisant que la belle Italienne en avait profité pour glisser son numéro de téléphone dans une poche de son habit.

— Tout à l'heure, l'une d'entre elles a essayé de me payer pour obtenir ton numéro de portable.

—Était-elle jolie au moins ? répondit Wolfgang avec un sourire.

— Pas trop mal. J'aurais dû le faire ?

— Mon Dieu, non !

— Je trouve que tu n'en profites pas assez. Si j'étais à ta place, je ne m'en priverais pas !

— Oh, je dois avouer avoir cédé deux ou trois fois à la tentation. Mais ces derniers temps, je me suis rangé, répondit Wolfgang en retirant avec précautions son coûteux habit et son gilet de soie.

— Ah, la petite Française, elle t'a bien accroché ! Parfait, parfait. À quand le mariage ?

Wolfgang se fit songeur.

— Pour tout dire, elle n'a jamais évoqué

l'idée de s'installer avec moi.

— Et toi ?

— Non plus... Si elle est heureuse ainsi, je ne veux pas la presser. Elle tient à sa liberté.

— Eh, bien, à ce rythme-là, vous allez vous tourner autour longtemps !
s'éclaffa l'Américain.

Wolfgang fronça les sourcils.

— Pourquoi ?

— Rien, c'est ton problème après tout. Si tu veux rester vieux garçon toute ta vie. C'est vrai, que question mariage, tu as déjà donné... Bon, dis-moi, ça se passe bien l'enregistrement avec ton petit Français ?

Wolfgang, surpris, fronça les sourcils.

— « Mon petit Français » est le plus grand chef d'orchestre que j'aie jamais rencontré, en plus d'être un ami précieux. Il compose aussi, savais-tu ? As-tu des compositeurs dans ton haras ?

— Un ou deux, pas facile. Faudra que j'écoute déjà encore un peu ce qu'il fait en tant que chef, et si tu dis qu'il est si bon, je lui proposerais peut-être un contrat.

— Mais je te préviens, cela risque d'être très... néoromantique.

— Ah bon ? Tonal ?

— Oui, totalement.

— Hum... Facile à vendre auprès du public, moins auprès des milieux informés. À voir. Si c'est dans le style minimaliste genre Philip Glass, ça passera très bien. S'il peut nous faire des trucs un peu « pop », ça sera parfait.

Wolfgang leva les yeux au ciel et n'osa même pas répondre.

— Tu restes pour Tannhäuser ?
préféra-t-il demander.

— La semaine prochaine ? Nan, je sais que tu y seras génial de toute façon. Je reviendrai pour Bayreuth. En attendant, il faut que je file à San Francisco pour les débuts de Lettie en Carmen. Ils ont prévu une prod' qui n'est pas à piquer des hannetons.

— Porno ?

— Pas mal oui. Don José n'aura qu'à bien se tenir.

Wolfgang haussa les épaules et se réfugia dans la mini-salle de bain pour prendre une douche bien méritée.

— À ce propos, tu lui as fait quoi à Lettie ? cria Tom à travers la porte. Elle n'arrête pas de te casser du sucre sur le dos depuis quelques temps.

— Moi ? Rien. Pas vue depuis une éternité.

— Elle m'a dit que tu l'avais snobée et, je cite, jetée comme une vieille chaussette.

— Moi ? Mais elle est folle ! s'écria

Wolfgang en passant une tête dégoulinante à travers la porte.

— Tu sais bien qu'elle a toujours été un peu hystérique. Tu m'as dit qu'elle t'avait pas mal dragué à New York à une époque... Il s'était passé quelque chose ?

— Non, j'étais déjà avec Maria.

Wolfgang ressortit, la serviette autour des reins, frictionnant ses longs cheveux blonds.

L'Américain leva un sourcil perplexe en observant les poignées d'amour du ténor.

— T'as grossi non ? Elle te nourrit trop ta Maria.

—Tu peux parler ! s'exclama Wolfgang en dévisageant l'obèse. Et, pour info, Maria est nulle en cuisine. Mais elle sert beaucoup d'apéros par contre...

— Oui, mais moi, je ne monte pas sur scène. Tout le monde s'en fout.

— Il faut voir le bon côté des choses : si cela peut éloigner les furies, répondit Wolfgang avec un sourire.

— J'ai bien peur qu'il leur en faille plus que quelques kilos en trop, répondit l'Américain.

— Pour en revenir à Lettie, continua le chanteur en enfilant un jean et un t-shirt, je me souviens maintenant qu'elle m'avait envoyé un mail pour me demander de la pistonner pour

Bayreuth. Elle se voyait bien en Kundry de Parsifal.

Tom éclata franchement de rire. L'idée était grotesque, la chanteuse n'ayant absolument pas la voix, ni le niveau requis pour ce rôle redoutable.

— Oui, il y a de quoi rire en effet, continua Wolfgang. Mais c'est ton boulot de lui expliquer qu'elle devrait chanter Rossini et non Wagner ! Pas le mien.

— Du coup, tu l'as envoyée balader ?

— Franchement, tu me vois aller demander à Frau Wagner de l'engager ? Elle pourrait à peine faire une des Filles du Rhin !

— On est d'accord. Bon, je vais essayer de recadrer la petite. Elle part en vrille ces derniers temps. Je la soupçonne d'avoir été un brin amoureuse de toi.

Wolfgang enfila son blouson de cuir en haussant les épaules.

— Mais, n'était-elle pas avec ce super baryton russe tatoué ? Celui à la couette ?

— Ça n'a pas duré. Je crois qu'il a rapidement compris qu'elle était folle et l'alarguée. On le comprend.

— Mince ! Ils allaient bien ensemble pourtant.

— Faut qu'elle se trouve un milliardaire américain et c'est tout. Seul un

Américain sera capable de supporter ses chichiteries.

— Tu es son agent ! au travail !
répondit Wolfgang en riant.

À cet instant, le pianiste anglais passa la tête à travers la porte.

— Tu es prêt ? Moi j'y vais. Je rêve de mon bon gros lit allemand.

— Oui, allons-y.

— Je voulais simplement te prévenir qu'il y avait beaucoup, beaucoup de monde à t'attendre à la sortie...

Wolfgang leva les yeux au ciel. Il ne rêvait que de se plonger sous sa couette, en regrettant seulement que Maria n'y soit pas.

— N'y a-t-il pas une autre sortie ? osa-t-il murmurer.

— Non, tu ne peux pas leur faire ça !
s'insurgea immédiatement Tom.

Certains viennent de loin pour t'entendre. Pense à Plácido, cela fait cinquante ans qu'il subit tout cela, et en bien pire que toi !

— Je n'ai ni la patience, ni l'énergie de Plácido Domingo.

— Allons, ce n'est qu'un mauvais moment à passer... et puis, mieux vaut être entouré de gens qui vous adorent que de gens qui vous haïssent ! Bien que parfois, ce soient finalement les mêmes...

Ils éclatèrent tous de rire.

— Vu comme cela. Bon, il sera dit que je devrai boire le calice jusqu'à la lie, dit Wolfgang, résigné.

Tom se leva, non sans mal et se saisit du smoking du ténor.

— Vas-y. Je dépose ça chez toi. Toï-toï-toï !

Wolfgang passa presque une heure dehors, signant autographe sur autographe, accumulant les selfies, en arborant le visage le plus avenant possible, car il savait que beaucoup des clichés finiraient sur Facebook et autres réseaux.

Cette nuit de juin était chaude et il était entouré de gens qui le vénéraient. Que demander de plus ? Il décida d'essayer

de profiter de ce moment au maximum,
sachant que celui-ci pouvait toujours
être le dernier. Nul ne pouvait se fier à
la Fortune capricieuse.

N'as-tu pas entendu, dans un rêve
orgueilleux,

Ainsi qu'une forêt par le vent balancée,

Ce doux frémissement de la foule
pressée

Qui murmure ton nom et qui te suit des
yeux ?

Les Contes d'Hoffmann, J. Offenbach,
livret J. Barbier.

Wolfgang était content de lui. Il se sentait enfin en forme, plus sûr de lui et de sa voix que jamais. Le public n'en finissait pas de le rappeler et la petite salle rococo du théâtre Cuvillier de Munich était pleine à craquer, pour un programme de Lieder plutôt austère par ailleurs. Il adorait chanter de la musique de chambre, surtout avec ce pianiste anglais exceptionnel avec lequel il avait entamé une collaboration fructueuse depuis des années. Chanter des mélodies allemandes, chercher les moyens de mettre en valeur chaque syllabe de cette langue qui lui était si chère et d'exprimer l'intensité de l'émotion contenue dans les poèmes,

par les moyens vocaux les plus variés, tout cela était pour lui un bonheur, et lui faisait toujours penser avec tendresse à son cher professeur, Würzburg — si cruellement assassiné deux ans auparavant — ainsi qu'à son grand-père Heinrich.

Le succès avait été total, même s'il soupçonnait une partie du public de ne pas être venu uniquement pour l'amour de Schubert, Schumann et Richard Strauss, mais beaucoup pour lui...

Il revint saluer pour la dixième fois. Il avait déjà chanté cinq "bis", et malgré toute sa bonne volonté, il commençait à avoir sérieusement envie d'aller se coucher.

Une petite dame d'environ soixante-dix ans, dont le visage ne lui était pas inconnu et qui s'était faufilée au premier rang, lui tendit un énorme bouquet de roses rouges. Il s'accroupit pour le prendre et embrassa la petite main frêle aussi chaleureusement que possible. Il crut qu'elle allait s'évanouir de bonheur. Une autre femme lui jeta depuis une corbeille un cadeau un peu plus original qu'il ramassa en rougissant jusqu'aux oreilles : c'était un caleçon imprimé à son effigie surmonté d'un cœur. Maîtrisant un fou-rire, il remercia la femme d'un geste et se hâta de cacher l'objet derrière le bouquet qu'il avait posé sur le piano. Le pourtant très flegmatique pianiste anglais, eut

également du mal à garder son sérieux. Alors qu'ils repartaient en coulisses tous les deux, Wolfgang dévoila l'objet à tous les techniciens et un rire généralisé se répandit dans les coulisses.

— Bon, on y retourne ? demanda finalement Wolfgang à son pianiste, en essuyant les larmes qui coulaient.

— Et comment ! J'ai hâte de connaître le prochain cadeau, s'exclama l'Anglais.

Wolfgang continua à pouffer.

— Bon, je chante Zueignung, le Lied qui finit par un remerciement au public, et on va se coucher ?

— Parfait !

Ayant lancé à la volée son « habe dank

», « merci » straussien, Wolfgang posa sa tête sur ses deux mains jointes, pour signifier qu'il ne rêvait désormais que de retrouver son lit, ce qui ne fit que provoquer un redoublement de rires et d'applaudissements.

Mais sa soirée était loin d'être terminée. Alors qu'il se dirigeait vers sa loge, il fut intercepté par tout un groupe de femmes d'âges divers qui étaient parvenues à forcer l'entrée des coulisses. Il reconnut celle qui lui avait fait ce cadeau de lingerie si original, et ne put rien faire d'autre que de la remercier chaleureusement, de même pour celle qui lui tendait un tablier de cuisine à son effigie. Il remerciait à cet instant le Ciel de lui avoir donné une

tête de plus que ses fans, car à cet instant, il aurait pu littéralement étouffer. Chacune réclamait son autographe, son selfie, en profitant de l'occasion pour se serrer le plus fort possible contre lui. La plus jeune d'entre elles, une belle Italienne aux grands yeux noirs et au décolleté avantageux n'en finissait plus de se faire prendre en photo. Une autre, qu'il voyait depuis longtemps tourner autour de lui, lui demanda sans vergogne des places pour la générale de Tristan et Iseult à Bayreuth, ce qu'il refusa un peu sèchement.

Mais quand une petite femme d'environ cinquante ans aux cheveux teintés en rouge, tenta finalement de lui sauter au

cou pour lui faire la bise, il s'écarta violemment dans un mouvement réflexe, bousculant au passage celles qui se pressaient derrière lui et lui tendit ostensiblement la main. Si elle ne se mit pas à genoux pour la baiser, c'est sans doute par peur d'elle-même mourir écrasée.

Il était tout de même parvenu à se rapprocher insensiblement de la porte de sa loge et à l'ouvrir. D'un dernier saut, il parvint à se glisser dans la petite pièce et à refermer la porte derrière lui, pressant contre lui les divers cadeaux. Tom, son agent, qui l'attendait derrière, éclata de rire.

C'était un Américain jovial, à l'embonpoint de plus en plus avancé et

surtout un redoutable homme d'affaires qui gérait avec compétence la carrière du plus rentable de ses poulains. Il était affalé sur le meilleur fauteuil de la loge.

— C'est justement pour cela que, chez nous, on demande le contrôle à l'entrée des coulisses. Je pensais les Allemands un peu plus sévères que cela.

— Elles sont habiles, et pas méchantes, bien que parfois un peu collantes ! ajouta-t-il en réalisant que la belle Italienne en avait profité pour glisser son numéro de téléphone dans une poche de son habit.

— Tout à l'heure, l'une d'entre elles a essayé de me payer pour obtenir ton numéro de portable.

—Était-elle jolie au moins ? répondit Wolfgang avec un sourire.

— Pas trop mal. J'aurais dû le faire ?

— Mon Dieu, non !

— Je trouve que tu n'en profites pas assez. Si j'étais à ta place, je ne m'en priverais pas !

— Oh, je dois avouer avoir cédé deux ou trois fois à la tentation. Mais ces derniers temps, je me suis rangé, répondit Wolfgang en retirant avec précautions son coûteux habit et son gilet de soie.

— Ah, la petite Française, elle t'a bien accroché ! Parfait, parfait. À quand le mariage ?

Wolfgang se fit songeur.

— Pour tout dire, elle n'a jamais évoqué l'idée de s'installer avec moi.

— Et toi ?

— Non plus... Si elle est heureuse ainsi, je ne veux pas la presser. Elle tient à sa liberté.

— Eh, bien, à ce rythme-là, vous allez vous tourner autour longtemps !
s'éclaffa l'Américain.

Wolfgang fronça les sourcils.

— Pourquoi ?

— Rien, c'est ton problème après tout. Si tu veux rester vieux garçon toute ta vie. C'est vrai, que question mariage, tu as déjà donné... Bon, dis-moi, ça se

— passe bien l'enregistrement avec ton petit Français ?

Wolfgang, surpris, fronça les sourcils.

— « Mon petit Français » est le plus grand chef d'orchestre que j'aie jamais rencontré, en plus d'être un ami précieux. Il compose aussi, savais-tu ? As-tu des compositeurs dans ton haras ?

— Un ou deux, pas facile. Faudra que j'écoute déjà encore un peu ce qu'il fait en tant que chef, et si tu dis qu'il est si bon, je lui proposerais peut-être un contrat.

— Mais je te préviens, cela risque d'être très... néoromantique.

— Ah bon ? Tonal ?

— Oui, totalement.

— Hum... Facile à vendre auprès du public, moins auprès des milieux informés. À voir. Si c'est dans le style minimaliste genre Philip Glass, ça passera très bien. S'il peut nous faire des trucs un peu « pop », ça sera parfait.

Wolfgang leva les yeux au ciel et n'osa même pas répondre.

— Tu restes pour Tannhäuser ?
préféra-t-il demander.

— La semaine prochaine ? Nan, je sais que tu y seras génial de toute façon. Je reviendrai pour Bayreuth. En attendant, il faut que je file à San Francisco pour

les débuts de Lettie en Carmen. Ils ont prévu une prod' qui n'est pas à piquer des hannetons.

— Porno ?

— Pas mal oui. Don José n'aura qu'à bien se tenir.

Wolfgang haussa les épaules et se réfugia dans la mini-salle de bain pour prendre une douche bien méritée.

— À ce propos, tu lui as fait quoi à Lettie ? cria Tom à travers la porte. Elle n'arrête pas de te casser du sucre sur le dos depuis quelques temps.

— Moi ? Rien. Pas vue depuis une éternité.

— Elle m'a dit que tu l'avais snobée et,

je cite, jetée comme une vieille chaussette.

— Moi ? Mais elle est folle ! s'écria Wolfgang en passant une tête dégoulinante à travers la porte.

— Tu sais bien qu'elle a toujours été un peu hystérique. Tu m'as dit qu'elle t'avait pas mal dragué à New York à une époque... Il s'était passé quelque chose ?

— Non, j'étais déjà avec Maria.

Wolfgang ressortit, la serviette autour des reins, frictionnant ses longs cheveux blonds.

L'Américain leva un sourcil perplexe en observant les poignées d'amour du

ténor.

— T'as grossi non ? Elle te nourrit trop ta Maria.

— Tu peux parler ! s'exclama Wolfgang en dévisageant l'obèse. Et, pour info, Maria est nulle en cuisine. Mais elle sert beaucoup d'apéros par contre...

— Oui, mais moi, je ne monte pas sur scène. Tout le monde s'en fout.

— Il faut voir le bon côté des choses : si cela peut éloigner les furies, répondit Wolfgang avec un sourire.

— J'ai bien peur qu'il leur en faille plus que quelques kilos en trop, répondit l'Américain.

— Pour en revenir à Lettie, continua le

chanteur en enfilant un jean et un t-shirt, je me souviens maintenant qu'elle m'avait envoyé un mail pour me demander de la pistonner pour Bayreuth. Elle se voyait bien en Kundry de Parsifal.

Tom éclata franchement de rire. L'idée était grotesque, la chanteuse n'ayant absolument pas la voix, ni le niveau requis pour ce rôle redoutable.

— Oui, il y a de quoi rire en effet, continua Wolfgang. Mais c'est ton boulot de lui expliquer qu'elle devrait chanter Rossini et non Wagner ! Pas le mien.

— Du coup, tu l'as envoyée balader ?

— Franchement, tu me vois aller

demander à Frau Wagner de l'engager ? Elle pourrait à peine faire une des Filles du Rhin !

— On est d'accord. Bon, je vais essayer de recadrer la petite. Elle part en vrille ces derniers temps. Je la soupçonne d'avoir été un brin amoureuse de toi.

Wolfgang enfila son blouson de cuir en haussant les épaules.

— Mais, n'était-elle pas avec ce super baryton russe tatoué ? Celui à la couette ?

— Ça n'a pas duré. Je crois qu'il a rapidement compris qu'elle était folle et l'alarguée. On le comprend.

— Mince ! Ils allaient bien ensemble

pourtant.

— Faut qu'elle se trouve un milliardaire américain et c'est tout. Seul un Américain sera capable de supporter ses chichiteries.

— Tu es son agent ! au travail !
répondit Wolfgang en riant.

À cet instant, le pianiste anglais passa la tête à travers la porte.

— Tu es prêt ? Moi j'y vais. Je rêve de mon bon gros lit allemand.

— Oui, allons-y.

— Je voulais simplement te prévenir qu'il y avait beaucoup, beaucoup de monde à t'attendre à la sortie...

Wolfgang leva les yeux au ciel. Il ne

rêvait que de se plonger sous sa couette, en regrettant seulement que Maria n'y soit pas.

— N'y a-t-il pas une autre sortie ? osa-t-il murmurer.

— Non, tu ne peux pas leur faire ça ! s'insurgea immédiatement Tom. Certains viennent de loin pour t'entendre. Pense à Plácido, cela fait cinquante ans qu'il subit tout cela, et en bien pire que toi !

— Je n'ai ni la patience, ni l'énergie de Plácido Domingo.

— Allons, ce n'est qu'un mauvais moment à passer... et puis, mieux vaut être entouré de gens qui vous adorent que je gens qui vous haïssent ! Bien que

parfois, ce soient finalement les mêmes...

Ils éclatèrent tous de rire.

— Vu comme cela. Bon, il sera dit que je devrai boire le calice jusqu'à la lie, dit Wolfgang, résigné.

Tom se leva, non sans mal et se saisit du smoking du ténor.

— Vas-y. Je dépose ça chez toi. Toï-toï-toï !

Wolfgang passa presque une heure dehors, signant autographe sur autographe, accumulant les selfies, en arborant le visage le plus avenant possible, car il savait que beaucoup des clichés finiraient sur Facebook et autres

réseaux.

Cette nuit de juin était chaude et il était entouré de gens qui le vénéraient. Que demander de plus ? Il décida d'essayer de profiter de ce moment au maximum, sachant que celui-ci pouvait toujours être le dernier. Nul ne pouvait se fier à la Fortune capricieuse.

Tu partageas des voluptés coupables,

Tu t'enflammas à l'ardeur de l'Enfer,

Tu séjournas dans la montagne de
Vénus :

À jamais sois damné !

Comme ce bâton en ma main

Jamais ne s'ornera d'une fraîche
verdure,

Des flammes de l'enfer,

Jamais tu ne seras délivré.

Richard Wagner, Tannhäuser, acte III

Maria s'assit toute essoufflée sur le siège en plastique jaune et respira péniblement l'odeur typique du RER parisien, une odeur unique au monde qui pendant longtemps ne lui avait pas particulièrement déplu, car elle était symbole de vacances pour l'ancienne provinciale qu'elle était. Mais, à cet instant, alors que les portes venaient juste de se refermer devant son nez et

qu'elle se retrouvait seule sur le quai avec des individus encagoulés qui jetaient sur ses jambes nues des regards mêlant concupiscence et mépris, l'ambiance du lieu lui paraissait tout sauf sympathique. Vingt minutes à attendre, du moins si l'on pouvait se fier aux panneaux d'affichage plutôt fantaisistes en cette période de grèves. Tout en surveillant la faune du coin de l'œil, elle installa sur ses oreilles le tout nouveau casque coupe-bruit qu'on lui avait conseillé, lança un enregistrement de la Symphonie Fantastique et tenta de se changer les idées en survolant ses notifications Facebook. Elle passa rapidement sur tout ce qui était par trop déprimant : récits d'agressions, de viols,

conseils sexuels destinés aux enfants,
nouvelles installations d'éoliennes,
Président expliquant aux étrangers que
la France était un pays
épouvantablement raciste, et se rendit
finalement sur la page d'un journal
musical américain. À la lecture du titre
de l'article qui s'affichait à la Une, « Une
star lyrique accusée de harcèlement
sexuel », elle fronça les sourcils et cliqua
sur le lien qui redirigeait vers un grand
quotidien d'Outre-Atlantique. Sentant
son sang se glacer et le souffle lui
manquer, elle fit immédiatement taire la
valse de la Fantastique qui lui sembla
tout à coup totalement inappropriée.

« Le célèbre ténor allemand Wolfgang
von Schwangau accusé de harcèlement

».

Le journal révélait avoir reçu plusieurs témoignages anonymes d'artistes affirmant avoir été victimes de harcèlement d'attouchements et tentatives d'intimidation de la part du chanteur. Une seule d'entre elles, Lettie Smith, avait osé parler à visage ouvert, les autres ayant eu, selon le journal « peur des représailles d'un homme influent dans le milieu ».

Maria resta bouche bée. Lettie Smith ? Impossible...

Du fin fond des couloirs du RER, la connexion était lente et l'image d'illustration mettait du temps à s'afficher. Quand le visage de Wolfgang

apparut finalement, Maria secoua la tête avec stupéfaction : c'était l'image d'un homme sombre, grimaçant, semblant déjà ployer sous le poids de sa faute. Ils étaient parvenus à trouver la photo la plus laide possible de son beau chanteur. La suite de l'article était une suite de faits supposés tous plus épouvantables les uns que les autres : mains baladeuses, invitations à dîner, sourires intempestifs remontant pour les plus anciens à plus de vingt ans. Tout cela était absurde. Mais Lettie Smith... ses accusations étaient plus graves puisqu'elle affirmait qu'il lui aurait promis de l'aider dans sa carrière en échange de faveurs sexuelles. Elle se serait alors sentie obligée de céder pour

obtenir le rôle de la princesse Amnérís dans *Aïda* de Verdi au festival de Salzbourg, un rôle qu'elle avait d'ailleurs interprété « brillamment » précisait le journal, aux côtés de Schwangau. Et puis, comme elle avait finalement repoussé le ténor pour partir avec un baryton russe, « l'amour de sa vie », l'Allemand aurait tout fait pour nuire à sa carrière.

Ces graves accusations ne manquèrent pas de susciter chez Maria une certaine perplexité horrifiée, puisqu'à cette époque, Wolfgang était déjà son amant, et qu'elle-même avait eu l'occasion de rencontrer cette Lettie Smith. Elle se rendit compte que l'ongle qu'elle se rongait depuis un instant commençait

à saigner, jeta un œil au panneau d'affichage, qui indiquait toujours quarante minutes d'attente depuis dix minutes, puis se replongea dans son téléphone, le cœur battant la chamade.

Bien sûr, le journal américain ne faisait que relayer des témoignages sans fondement, mais il n'allait pas tarder à devenir évident que, pour les Américains, cet article équivalait à une accusation en bonne et due forme auprès du plus sérieux des tribunaux.

Cela lui sauta aux yeux quand elle commença à lire les premières réactions en commentaires sur Facebook : en quelques minutes, les mélomanes américains s'étaient déchaînés, et si l'article « officiel » du grand journal

américain l'avait laissée interloquée, les commentaires sur Facebook lui firent immédiatement bouillir le sang :

— « Oui, cela se sait depuis longtemps de toute façon. Tout le monde s'en doutait mais personne n'osait rien dire »

— « Alors, même à l'opéra, il y a des obsédés qui se croient supérieurs à la loi. Pourriture ».

— « J'espère bien que personne n'embauchera plus jamais ce salopard ».

— « Je peux témoigner : je l'ai vu une fois à la sortie des artistes prendre par la taille une femme qui lui demandait un autographe ».

Les commentaires s'enchaînaient, tous

plus offusqués les uns que les autres.
Sur le coup de la colère, Maria
commença à répondre, assez vertement.
Les réactions ne se firent pas attendre :

— « Après tout ce que ces femmes ont
subi, il faut en plus qu'elles se fassent
traiter de menteuses ? » s'exclamait
l'une. « Ces fans sont vraiment à vomir.
»

— « Laisse tomber, c'est une salope
française », répondait l'autre...

Les insultes commençant à pleuvoir,
Maria quitta le fil, horrifiée, et prit
quelques instants pour reprendre ses
esprits. Son cœur battait la chamade et
elle crut qu'elle allait se sentir mal. Il
fallait qu'elle sorte. Elle se précipita en

courant dans les escaliers et après une course interminable dans les couloirs et escalators, bousculant des touristes peu pressés, elle déboucha enfin à l'air libre qu'elle respira à plein poumons.

Ignorant les regards insistants et les sifflets des vendeurs de drogue, elle sortit de la station. Après avoir fait quelques pas dans la rue pour tenter de calmer ses nerfs — et manqué de se faire renverser par une trottinette trop pressée — elle se réfugia finalement dans une brasserie. Elle avait besoin de faire le point calmement, et pour cela, de boire un verre. Elle tenta d'appeler Wolfgang, en vain.

En attendant que le serveur revienne avec son panaché, Maria reprit son

exploration du web. Plusieurs journaux français et allemands s'étaient empressés de relayer l'information, mais les traducteurs s'étaient fait plaisir au passage. Un grand quotidien français titrait par exemple :

« Scandale sexuel dans le monde de la culture »

Tandis qu'un autre proclamait :

« Abus de pouvoir et violences sexuelles à l'opéra ».

Maria était horrifiée : le soupçon était donc devenu certitude en quelques heures. Le contenu des articles, copié sur celui des journaux américains, reprenait globalement celui du premier article, mais la tonalité des titres se

faisait de plus en plus accusatrice... et cela était d'autant plus inquiétant que l'on savait bien que la plupart des gens ne lisaient que les titres. De plus en plus dégoûtée, Maria surfa vers les journaux musicaux en ligne. Celui du principal journal d'opéra français lui glaça le sang : « Wolfgang von Schwangau est-il un violeur ? ».

Le mot était lancé... et n'allait plus quitter le débat.

Maria tenta une nouvelle fois d'appeler Wolfgang, mais son téléphone était éteint. Elle lui laissa un message paniqué.

Qui pouvait être à l'origine de ce qui ressemblait fortement à une cabale ?

Était-ce vraiment Lettie Smith ? Mais pourquoi ? Maria avait eu l'occasion de la croiser à Salzbourg, alors qu'ils étaient en pleine quête de leurs manuscrits wagnériens. Il était évident que la mezzo-soprano avait à l'époque le béguin pour Wolfgang, comme presque toutes les femmes qui croisaient son chemin par ailleurs. Son ténor lui avait dit qu'il l'avait rencontrée à New York quelques mois auparavant, sans donner de détails. Maria n'avait d'ailleurs pas osé en demander. Elle tenta de rassembler ses souvenirs : Wolfgang aurait-il vraiment pu faire pression sur le Festival de Salzbourg pour qu'ils embauchent Lettie ? À l'époque, il était le premier à dire que le

rôle ne correspondait pas du tout à sa voix et que son interprétation d'Amnérís dans *Aida* était lamentable. Connaissant le niveau d'exigence musicale de Wolfgang, qui confinait parfois au fanatisme, il était vraiment improbable qu'il ait insisté pour imposer une chanteuse médiocre, même aux formes avantageuses.

Maria voulait d'autant plus y croire que cela était censé s'être passé seulement quelques semaines après leur rencontre, après le coup de foudre qui avait bouleversé sa vie.

Après tout, Wolfgang était un homme, et les hommes, lui avait-on dit, avaient des pulsions et des envies qu'ils ne parvenaient pas toujours à contrôler.

Elle était prête à le comprendre, mais...
Lettie Smith ?

Maria ne savait plus où elle en était. Sa tête allait exploser.

Irrésistiblement attirée par la curiosité, elle continua son exploration du web en se dirigeant vers Twitter... et ne fut pas déçue. Les néo-féministes, notamment celles répondant aux hashtags #metoo et #musictoo, s'étaient immédiatement emparées du sujet et le scandale faisait la une du réseau social. Les tweets étaient plus abominables que tout ce qu'elle avait pu lire d'horrible jusque-là :

« Le patriarcat sévit aussi à l'opéra », « culture du viol à l'opéra : un mâle blanc hétéro abuse de ses collègues ». «

L'opéra, plus misogyne et réactionnaire que jamais ». « À l'opéra, les femmes trinquent une fois encore. » « L'opéra et le féminicide : une tradition multiséculaire ».

N'y tenant plus, Maria tenta de réagir. Lorsqu'on lui répondit qu'elle n'était qu'une « mascu alliée du patriarcat », elle comprit qu'aucune discussion n'était possible avec ces hystériques. Les hashtags fleurissaient, et aux divers #metoo #noustoutes #harcèlementsexuel s'était ajouté le délicat #schwanguvioleur, dans toutes les langues...

Certaines femmes y allaient même de leurs témoignages personnels concernant des comportements

prétendument déplacés de Wolfgang, sous le hashtag #balancetonporc : « justice contre les libidineux », « La vérité éclate, l'homme est un porc ».

Maria n'en pouvait plus. Elle jeta nerveusement son téléphone jusqu'au bout de la table, et se mit à pleurer à chaudes larmes, la tête dans les bras. Le serveur, lui apportant la seconde bière qu'elle avait commandée, posa sèchement le verre sur la table et partit sans un mot.

La sonnerie du téléphone, c'est-à-dire la voix de Wolfgang chantant Lohengrin, la rappela à elle. Elle se jeta avidement sur l'appareil.

Allongée en maillot de bain sur la pelouse ensoleillée de la grande piscine en plein air de Munich, Samia augmenta rageusement le son de son enceinte portative qui diffusait le dernier clip en vogue, au bénéfice de tous les baigneurs, sans doute ravis de ce fond sonore.

La jeune femme n'avait pas envie de se baigner. Elle ne décolérait pas. Depuis le moment, très intime, qu'ils avaient passé ensemble dans la loge, Wolfgang von Schwangau ne prêtait plus attention à elle. Il semblait même l'éviter. C'était donc ainsi qu'il concevait ses relations avec les femmes : un objet à prendre ou à jeter selon son bon plaisir ? Il pose ses lèvres sur les siennes, fait glisser ses

mains sur ses hanches, et la rejette ensuite avec mépris, sans même un mot d'excuses ? Elle, qui se savait séduisante et désirable pour la majorité des hommes et des femmes normalement constitués...Jamais elle n'avait eu à subir un tel outrage.

Elle tapota nerveusement sur son téléphone portable pour augmenter la luminosité de l'écran et consulter ses notifications. Passant rapidement sur les dizaines de messages et propositions venant de Meetic et Tinder — elle verrait cela dans le courant de la nuit — et se rendit sur les réseaux sociaux et en resta bouche bée :au top des hashtags trônait celui de « #schwanguvioleur ». Un survol des commentaires lui fit

rapidement comprendre qu'elle n'était pas la seule à avoir été victime d'un homme qui se révélait être un répugnant prédateur. Une belle Américaine, Lettie Smith, multipliait les interviews vidéo où elle apparaissait en pleurs, narrant l'horreur de ce qu'elle avait vécu, se flagellant en avouant qu'elle avait cédé à la tentation offerte par le ténor star d'obtenir des contrats mirobolants. Il avait profité de son prestige, de sa célébrité et avait même poussé la perversion jusqu'à lui faire croire qu'il avait des sentiments pour elle, elle qui l'admirait tant depuis tant d'années. Puis, une fois qu'il avait eu ce qu'il voulait, il l'avait abandonnée, sentimentalement et

professionnellement, la laissant le cœur brisé et sans contrats.

À ce témoignage bouleversant d'une femme littéralement dévastée, s'ajoutaient d'autres, anonymes, de femmes ayant été victimes d'avances non désirées, voire d'attouchements, de la part du ténor. Seule une twitto un peu hystérique, une certaine Maria, se permettait d'émettre des doutes concernant ces témoignages. Comme si les femmes passaient leur temps à inventer de telles horreur. Quel manque de respect pour les victimes ! s

Samia n'hésita pas. Il n'était pas question de laisser Schwangau s'en sortir. Le hashtag #balancetonporc lui offrit l'opportunité de dire tout ce

qu'elle avait sur le cœur. Elle raconta, de manière bien entendue anonyme, comment Wolfgang l'avait insidieusement retenue dans sa loge pour abuser d'elle.

Son tweet vengeur envoyé, elle quitta la pelouse de la piscine, s'installa au bar de l'établissement, se commanda un coca et reprit son téléphone pour voir s'il y avait eu des réactions. Elle fut stupéfaite de la quantité de notifications apparues en quelques minutes. Les messages de soutien s'étaient mis à fuser tandis que son témoignage était immédiatement repris par les autres réseaux sociaux, les quelques voix discordantes étant écrasées sous des flots d'injures bien méritées. La fameuse Maria intervenait

sur tous les posts, sur Twitter et Facebook, pour tenter de disculper le chanteur et appeler au respect de ce qu'elle appelait « la présomption d'innocence ». Mais le principe de #metoo était justement de passer au-dessus de ces règles sclérosantes pour libérer la parole des victimes.

Elle vit qu'elle n'avait pas été la seule à réagir au mouvement lancé par Lettie Smith. D'autres femmes témoignaient de manière anonyme avoir été victimes d'avances non désirées de la part de Wolfgang von Schwangau.

En quelques minutes, Samia était devenue une petite star du web. Elle en profita pour surfer sur la vague et raconter un peu sa vie, son métier

d'assistante dans une maison de disque, son désir de grimper dans la hiérarchie, et peut-être un jour de monter son propre label de musiques orientales. Elle en profita au passage pour s'inscrire sur un groupe de femmes entrepreneures sur LinkedIn.

Samia était satisfaite de son petit effet. Grisée par le succès, cédant aux sollicitations des internautes, elle se mit à donner des détails plus « croustillants » de son agression, détaillant la longueur du baiser forcé, la place des mains sur ses hanches et ailleurs.

L'heure de la fermeture de la piscine approchant, Samia abandonna son téléphone quelques instants, le temps de changer son maillot de bain pour un

jean déchiré et un t-shirt. Elle enfourcha son vélo et fonça en direction du petit appartement fourni par la production le temps de l'enregistrement du disque.

Toute excitée, boostée par l'adrénaline secrétée par la fréquentation des réseaux sociaux, Samia jeta son vélo par terre, monta les marches quatre à quatre et l'œil toujours rivé sur l'écran de son téléphone, se jeta sur son lit pour reprendre sa plongée sur le web. Elle passa des heures à répondre à tous les commentaires compatissants qui se succédaient, insultant allègrement les quelques malheureux et malheureuses qui osaient douter de son témoignage. L'un d'eux alla jusqu'à oser dire qu'elle

semblait avoir pris plaisir à son agression. La culture du viol avait décidemment de beaux jours devant elle.

Il était déjà minuit passé et elle n'avait aucune envie de dormir. Elle était toute excitée.

Elle se souvint qu'un de ses collègues lui avait parlé d'une boîte de nuit branchée à Munich qui n'était pas trop loin de son hôtel. Elle était d'humeur à danser, voire plus si affinités.

(...)

Commandez la suite sur :

chevaliers-apollon.blog4ever.com

Ce livre est une fiction. Toute ressemblance avec des individus existants serait purement fortuite, même si tout créateur nourrit son imaginaire de l'observation de la réalité...

Pour en découvrir encore plus

et partager vos impressions, rendez-vous sur

le blog des Chevaliers d'Apollon :
chevaliers-apollon.blog4ever.com

et sur la page Facebook :

<https://www.facebook.com/chevaliersapollon666/>

lebrunjulia@gmail.com

www.levoyagelyrique.com

Du même auteur :

Cycle des Chevaliers d'Apollon :

Les Chevaliers d'Apollon

La Vengeance d'Apollon et le retour
d'Hector Berlioz

L'Escapade

Heinrich (novella romantique)

Histoire de la construction de l'Opéra
Bastille (essai)

Lisez en musique avec

la liste de lecture des Chevaliers
d'Apollon

sur chevaliers-apollon.blog4ever.com